

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!...

vendredi 27 avril 1923

Sommaire :

Le public et la science	L. De Launay
Le Ruanda-Urundi et l'Est-Africain	Jules Leclercq
Le Dictionnaire de Papini et de Giuliotti	Maurice Vaussard
“ La geôle „, de Paul Bourget	Chan. Paul Halfflants.
Notre politique rhénane : Qui fait obstacle ?	Norbert Wallez
L'œuvre de Ch. Maurras : Ses titres à l'intérêt des catholiques	V. Honnay, S. J.

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le V^{me} Congrès international des Sciences historiques, J. Schyrgens. — Rome, Italie, L. Picard. — France. — États-Unis. — Hongrie.

La Semaine

* La commission sénatoriale est à la recherche d'une formule pour le problème de Gand.

M. Nolf a proposé un dédoublement qui imposerait 60 heures de flamand aux étudiants « français », et 60 heures de français aux étudiants « flamands ».

On dit que le groupe flamand accepterait pareille combinaison (qui consacrerait le principe de l'impossibilité de faire dorénavant toutes ses études en français à Gand) mais avec l'obligation pour tout étudiant

de faire la moitié de ses études en flamand, et la moitié en français...

Et on discutera donc, en fait, sur la quantité des heures de français à imposer aux étudiants flamands ce qui... pratiquement, revient à accepter le projet voté à la Chambre avec une part plus grande faite au français.

Pourvu que pareille contrainte n'empêche pas la pacification des esprits en Flandre !

Bruxelles : 38, Boulevard Botanique.



**LAMPE
FANAL**
TRIOMPHE DE L'INDUSTRIE NATIONALE

EN VENTE CHEZ TOUS LES BONS ÉLECTRICIENS

GROS: 30, RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS,
BRUXELLES. TÉL.: BR. 191.03

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 60.000.000 Réserves : 17.000.000

Siège Social : LIÈGE, rue Georges Clémenceau, 5

Succursale : BRUXELLES, rue Royale, 68
rue des Colonies, 35

Agences : ANVERS, avenue de France, 119
BRUGES, rue Nicolas Despars, 11
CHARLEROI, Quai de Brabant, 16
COURTRAI, rue de Tournai, 30
MONS, rue de la Station, 16
OSTENDE, Square Marie-José, 1
ROULERS, place Saint-Amand, 29

Bureaux : BRUXELLES-MARITIME,
place Saintelette, 30
VILVORDE, rue de Louvain, 18
FOSSES — GHISTELLES — PONT
A CELLES — SPRIMONT — THOU-
ROUT-FRAMERIES-LENS s/DENDRE

Filiales : CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, A. G. Edel-
strasse, 5, à Aix-la-Chapelle.

BANQUE D'EUPEN ET DE MALMEDY,
à Eupen et Malmédy.

Escompte de valeurs commerciales — *Ouvertures de Crédit* —
Comptes de dépôts — *Avances sur titres* — *Lettres de crédit*
et chèques sur les principales villes belges et étrangères.

Encaissement de coupons — *Ordres de Bourse* — *Dépôts de titres*
— *Vérification des tirages à la demande des Clients* —
Souscriptions aux emprunts d'État, de villes, de sociétés, etc.

LOCATION DE COFFRES-FORTS
CREDIT A L'EXPORTATION ET A L'IMPORTATION

La revue catholique

des idées et des faits

Journal de la Semaine

38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Compte-chèque : 48916

Téléphone : B. 9945.

Conditions de l'abonnement :

Un an 25 francs

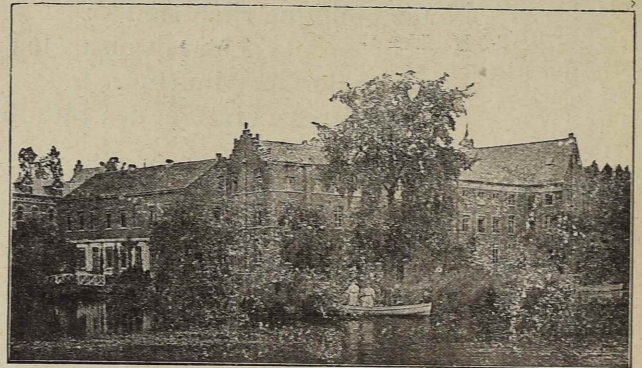
Six mois 15 francs

Le numéro 75 centimes

Pour l'étranger port en sus

Numéros spécimens sur demande

Institut S^{TE}-ANNE



DIRIGÉ PAR LES

SŒURS DE L'UNION AU SACRÉ-CŒUR

situé dans un coin du pays brabançon

à HOEGAERDE (près Tirlemont)

au sein d'un vallon choyé par la nature

entouré d'un parc de 7 hectares

SECTION MÉNAGÈRE SUPÉRIEURE

SECTION DES LANGUES MODERNES

Chaque élève jouit d'une chambre garnie

Prix de la Pension : 1800 francs

Le public et la science ⁽¹⁾

Nous assistons en science, depuis quelques années, à un double phénomène contradictoire, dont l'observation est curieuse. Jamais les hypothèses n'ont défilé dans une sarabande plus effrénée, se succédant et s'éliminant l'une l'autre avec une vitesse croissante, comme les images d'un kaléidoscope. Jamais, pendant leur vogue momentanée, elles n'ont été adoptées plus dévotement et divulguées plus profondément dans les masses. Plus elles sont hardies, douteuses ou spéculatives, plus on les affirme avec intransigeance, plus on les accepte avec foi. Ce sont de véritables religions, qui se substituent l'une après l'autre à la Religion unique, dont l'enseignement moderne cherche à éliminer le rôle éternel : des religions qui ont leurs dogmes, leurs grands-prêtres, leurs excommunications et même, au besoin, leurs martyrs, mais dont les idoles déchuës viennent bientôt grossir le remblai, sur lequel on édifiera les autels d'un nouveau dieu.

On pourrait croire que ce défilé mouvant de théories inspire-rait du moins quelque scepticisme, quelque réserve, une élémentaire prudence devant toute théorie nouvelle. C'était autrefois, et du moins depuis Descartes, l'attitude habituelle du savant en face des nouveautés. Il ne les repoussait pas, mais les priaît d'attendre la vérification de leurs papiers et les tenait un certain temps en quarantaine, comme dans ces nations prudentes où l'on n'adopte une loi politique, civile ou commerciale qu'après le vote successif de plusieurs législatures. Aujourd'hui, cela est changé et tous les vulgarisateurs de la science, beaucoup de savants après eux, craindraient d'abord de paraître ariérés et encroûtés en restant fidèles à une théorie que l'on enseignait hier.

Précisément parce qu'on a assisté à l'éroulement des principes en apparence les plus solides et les mieux assis dans les sciences à tournure définitive, parce qu'on a vu se renverser comme des châteaux de cartes, les dogmes de l'optique, de la géométrie, de la mécanique, sans parler bien entendu des sciences naturelles ou de l'histoire, on n'ose plus douter de rien ; et, alors qu'on devrait ne plus rien affirmer, on se tient prêt par réaction à admettre, à admirer ce qui est contradictoire avec une croyance antérieure. Je vois là le résultat fâcheux d'une démocratisation, qui peut d'ailleurs avoir d'autres effets utiles.

En même temps que le nombre des expérimentateurs, des commentateurs, s'est multiplié infiniment dans toutes les parties du monde, et que la rapidité des évolutions scientifiques s'en est trouvée décuplée, centuplée, chaque phase de ces évolutions prend un caractère d'intensité inconnu à nos pères. Elle est démesurément amplifiée pour être projetée sous les yeux des innombrables badauds qui l'admirent un instant bouche bée, mais qui sont trop pressés et trop occupés d'autres intérêts ou d'autres plaisirs pour avoir le loisir de la discuter.

Les notions scientifiques, autrefois réservées à une élite longuement et minutieusement formée, s'adressent maintenant à une multitude de cerveaux incultes qui ont le très noble et légitime désir de s'instruire, mais auxquels manque, avec l'éducation prolongée, avec la tradition, avec l'atavisme intellectuel, l'esprit critique : avides de science, mais d'une science sommaire, réduite à un catéchisme, ingurgitée à la hâte et non digérée. Or, on n'entraîne les foules que par des affirmations, — ou par des négations, qui sont des affirmations inversées — jamais par des réserves et des doutes. On leur sert donc les affirmations demandées, exigées. Et la foule est féminine, curieuse de changement, d'originalité, désireuse d'avoir à citer dans la conversation un fait piquant, inconnu, inattendu de l'interlocuteur. On lui apporte donc nécessairement une science de cinéma et de roman-feuilleton : une science où il n'est plus question le lendemain de ce qu'on proclamait la veille avec emphase, mais où l'amusement de renverser sans cesse toutes les connaissances admises passionne un instant, comme, sur un film, une course la tête en bas.

* * *

Le dernier siècle a assisté à l'envahissement de la science par la presse dite scientifique et nous sommes loin du temps où des luttes s'engageaient pour obtenir la publicité des séances à l'Académie des Sciences, la publication de leurs comptes rendus, la communication des notes résumées aux journalistes. La presse a joué dans ce cas son rôle habituel, diffusant, multipliant les clameurs à tous les échos, les forçant à plus de sonorité pour se faire entendre, leur assurant un immense retentissement, mais les noyant aussitôt sous les sonorités nouvelles. Le fait est là. Inutile de le critiquer. La seule chose à en dire, c'est que le savant n'a pas à s'en préoccuper. Il doit seulement apprendre à travailler dans le tapage d'une place publique, au lieu de méditer comme autrefois dans le calme. Mais les savants sont des hommes. Ils ont des besoins matériels de carrière et d'honneurs, des désirs plus nobles de réputation et de gloire. Ils ont donc été amenés à adopter dans une certaine mesure les mœurs nouvelles qui assimilent le lancement d'un roman, d'un traité philosophique ou d'une conception optique à celui d'une pilule purgative ou d'un savon. Le rôle des charlatans s'est nécessairement développé avec l'accroissement des foules qu'il s'agissait de rassembler à coups de grosse caisse. On s'est mis trop souvent à faire de la science, pour le public et pour ses barnums, de la science sensationnelle. Et le plus fâcheux, c'est qu'à force de crier, d'affirmer pour se faire entendre, d'être nouveau pour étonner, beaucoup de savants sont arrivés à une auto-suggestion qui les rend eux-mêmes semblables à la foule et désireux, à sa manière, inconsciemment, de nouveauté plutôt que de vérité, sauf, bien entendu, à confondre l'une avec l'autre. C'est de là qu'est né ce singulier esprit de crédulité, si peu cartésien, que je cherche ici à mettre en évidence et dont je vais donner quelques exemples.

Ces exemples seront choisis intentionnellement dans des compartiments très divers. Je citerai des cas où l'on a adopté

(1) Cet article a paru dans la *Revue des Questions scientifiques* du 20 avril. Il nous a semblé qu'il méritait d'atteindre une élite plus large et nous remercions notre éminente coïscœur de nous avoir très aimablement autorisé à le reproduire.

avec enthousiasme des absurdités ou des folies, sur des observations mal faites, non vérifiées, ou même truquées. J'en indiquerai d'autres où l'on a reçu pêle-mêle l'ivraie et le bon grain sans essayer de les démêler ; d'autres encore où l'on a le tort de présenter une vraisemblance provisoire comme une certitude.

Parmi les phénomènes sur lesquels je considère qu'après vérification et constatation négative, on eût dû faire le silence, je citerai beaucoup de ceux que l'on range sous le nom de métapsychique, et en particulier, les ectoplasmes. Il a suffi que des médiums adroits aient réussi dans l'obscurité à faire remonter de leur estomac à leurs lèvres quelque morceau de pâte ou de caoutchouc pour que l'on ait édifié toute une théorie de spiritisme sur ces trucs de prestidigitation, moulé et photographié ces « ectoplasmes » et consacré à leur examen de longs articles dans les revues réputées les plus sérieuses. Ce cas est particulièrement grave, parce que les phénomènes du spiritisme ont le privilège, aisément explicable, de faire tourner les têtes encore plus aisément que les tables. Ils se rattachent à un désir si profond, si légitime de dématérialisation, de survie !

Je ne demande pas, on me comprend, de rejeter sans examen tout ce qui se rattache à cet ordre d'idées. Les phénomènes de la métapsychique doivent être étudiés sérieusement, sévèrement, scrupuleusement comme les autres, surtout quand ils concernent la transmission de la pensée. Nous nous savons aujourd'hui entourés d'ondes invisibles et d'effluves insaisissables que nos sens ont été longtemps impuissants à déceler. De plus en plus, nous comprenons plus de choses que n'en comprenait la philosophie. Ce n'est pas le moment de nier ce qui peut être exact. Mais ce n'est pourtant pas une raison de se laisser duper par tous les escamoteurs ou les hallucinés qui attribuent aux esprits des manifestations enfantines, dégoûtantes ou ridicules. Gardons-nous surtout d'applaudir à ce mouvement comme s'il était favorable à la renaissance des idées religieuses ! Le spiritisme n'est pas le spiritualisme, mais sa déviation maladrive et, en quelque sorte, « sa messe noire ».

De même, on voit parfois affirmer solennellement des propositions bien singulières jusque dans les COMPTES RENDUS DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES — sur lesquels, par parenthèse, s'exerce, en vertu de la même tendance, un contrôle insuffisant. — N'affirmait-on pas, il y a quelques mois, avoir observé des microbes vivants dans des granites et dans des météorites ? Un fait aussi paradoxal était de nature à séduire tous ceux qui s'imaginent éliminer un Créateur en reportant sa création d'une planète à l'autre et résoudre le problème de la vie par la panspermie. Des germes de vie arrivant de l'espace interstellaire à l'intérieur d'un météorite, quelle aubaine pour ces soi-disant matérialistes ! Il aurait fallu vérifier une telle proposition avec un soin tout particulier. Au lieu de cela, qu'arrive-t-il ? Un savant vieilli, qui eut autrefois du mérite, s' imagine observer le fait. Un membre de l'Institut, auquel il demande de présenter sa note, n'a pas le courage de désabuser ce vieillard. On imprime. La presse reproduit et voici une folie qui court le monde.

* * *

Je ne rangerai pas dans le même groupe la nouvelle théorie d'Einstein, non pas par crainte de me faire lapider, mais simplement parce que je la considère comme un de ces cas où il aurait fallu opérer un triage, accueillir, sauf vérification, quelques inductions physiques intéressantes et soumettre les conclusions philosophiques à une très sévère quarantaine. Au

lieu de cela, pour ne parler que de la France, on a assisté à une manifestation d'enthousiasme risible de la part de gens qui ressemblaient aux spectateurs de la lanterne magique dans la fable de Florian, et qui s'extasiaient d'autant plus qu'ils ne distinguaient rien. On a vu aussi quelques savants français, peu nombreux mais bruyants, accueillir avec une idolâtrie scandaleuse, un savant allemand dans ce Paris encore meurtri par les abominations de la science allemande. Et ceux-là ont immédiatement, pour lui complaire, bouleversé tous nos cerveaux. Jamais réclame plus éhontée ne s'est étalée dans les colonnes des journaux et des revues françaises, même dans celles que l'on aurait pu croire animées de sentiments conservateurs et patriotiques, mais qui se sont piquées d'impartialité.

Il faut pourtant s'entendre sur ces dogmes einsteiniens que je ne prétends pas discuter ici, dont quelques-uns me paraissent même offrir une valeur réelle, comme interprétation provisoire de certains phénomènes, mais que je ne saurais me laisser imposer en bloc sans résistance comme un ensemble de doctrine définitif et indiscutable. Tentative originale et intéressante, utile pour secouer les esprits qui s'endormaient sur les affirmations, déjà trop dogmatiques, de certains postulats mécaniques ; rappel précieux de notions optiques bien connues, mais constamment oubliées par une approximation inexacte ; renouveau soutenable de la vieille théorie de l'émission lumineuse avec attraction possible des astres sur la lumière ; affirmation rationnelle de cette notion que, dans l'espace, il ne paraît point exister de point fixe accessible à nos investigations ; oui, d'accord ! Tout cela est à retenir, intéressant à étudier et à classer comme de très nombreuses théories ou suggestions analogues, pour lesquelles on a fait moins de vacarme. Mais partir de là pour nous lancer des aphorismes comme l'impossibilité d'aucune vitesse supérieure à celle de la lumière, comme l'irréalité démontrée du temps et de l'espace, comme la facilité de rétrograder le temps en se déplaçant assez vite, c'est vraiment abuser de notre candeur et c'est dans ce cas surtout qu'il aurait fallu appliquer la notion de relativité pour accueillir ces conceptions nouvelles avec politesse mais réserve, en les classant à côté de toutes les autres affirmations sur le temps, l'espace, la force, la matière, etc. qui emplissent les vieux cartons de la métaphysique.

J'insiste un peu sur la religion einsteinienne parce qu'elle a été, dans ces derniers temps, particulièrement tapageuse, crédule et intransigeante. Mais, en nous bornant à notre sujet, il suffit de rappeler qu'il y entre pêle-mêle de l'algèbre, de la physique et de la philosophie.

Or, l'algèbre, et je m'étonne qu'on l'ait si facilement oublié, c'est, si l'on veut, la certitude logique, mais dans le domaine restreint des transformations et des déductions qui sont le propre de la logique. C'est un instrument admirable et précieux pour triturer des hypothèses jusqu'à les rendre méconnaissables. C'est, par suite, un agent indispensable de suggestion et d'invention. Mais, comme conclusions physiques, on n'en sort jamais que ce qu'on y a mis. On a commencé par poser des systèmes d'équation ; on aurait pu en poser d'autres. Servons-nous-en ; mais ne faisons pas comme les gamins qui restent stupéfaits devant le guignol manœuvré par leurs propres doigts.

Pour la physique, j'ai déjà indiqué ce qui me semble à retenir. On savait que la lumière n'était pas instantanée, mais on l'oubliait singulièrement dans les applications ; et, lorsque l'on atteint le domaine stellaire, c'est évidemment une erreur grave, qui peut également intervenir à notre insu

dans des phénomènes moins lointains. De même on n'avait pas assez pensé qu'un rayon lumineux, quelle que soit sa nature, pouvait être influencé et dévié par un astre, comme il l'est en circulant parmi tous les petits astres atomiques qui forment un cristal et qui agissent pour le réfracter ; comme il l'est également, dans les phénomènes de Zeeman, par l'action magnétique. Pour tout ce qui est généralisation des idées newtoniennes sur la gravitation, constitution de la lumière, existence problématique de l'éther, etc., « la cause est à retenir » et à juger ultérieurement. Il faudra longtemps avant que l'on arrive à se faire une opinion, je ne dis pas définitive, mais même provisoire, dans la mesure où nos sens nous permettent de nous former une opinion. Au lieu d'en tirer des certitudes, j'y vois au contraire une raison nouvelle de scepticisme et de doute. En particulier, si les rayons lumineux sont déviés par les astres et si, comme il est probable, l'espace est encombré d'astres morts invisibles pour nous, aucune observation astronomique n'a plus de valeur précise. Et, comme toute notre physique n'est en réalité qu'une optique, puisque toute physique se ramène à une mensuration visuelle, notre physique entière en est ébranlée. Nous tournons dans le cercle du syllogisme classique : « Epiménide a dit que tous les Crétois étaient menteurs ; mais Epiménide était Crétois... » La physique montre que notre vision peut et doit nous tromper, mais toute la physique est fondée sur la vision....

Enfin, quant aux conclusions métaphysiques, le moins qu'on en puisse dire est qu'elles n'offrent aucun caractère de certitude. Avant d'adopter une hypothèse qui renverse toutes les notions antérieures, il faudrait d'abord s'assurer que d'autres hypothèses ne conduisent pas au même résultat expérimental et, parmi ces hypothèses toutes également plausibles, qu'il n'en est pas de plus simple, de plus conforme à tout ce que l'expérience avait fait admettre. C'est l'éternelle erreur des démocraties, qui ont nécessairement une mentalité de jeunes gens, que de négliger dédaigneusement le passé et de renverser tous les édifices de fond en comble sous prétexte de progrès, sans soupçonner qu'on avait déjà fait cent fois avant elles à peu près les mêmes expériences et choisi entre les mêmes hypothèses.

* * *

Je ne comparerai pas à la religion einsteinienne la religion atomique, parce que celle-là du moins s'est édiflée patiemment par retouches successives en tenant compte successivement de tous les faits recueillis et groupés et parce qu'elle forme en définitive un très bel édifice d'apparence solide, répondant du moins à l'état actuel de nos connaissances. Mais ce n'est pourtant pas une raison de la présenter comme un Credo indiscutable, en dehors duquel il ne saurait y avoir de salut. Depuis trois mille ans au moins, on a commencé à expliquer l'univers, tantôt par des atomes, tantôt par un souffle dynamique, par des formes sensibles de l'énergie. Ces deux thèses, qui sont également soutenables et qui peuvent d'ailleurs se ramener l'une à l'autre, séduisent successivement les esprits, et la roue, qui fait tourner les opinions humaines, les ramène tour à tour à la lumière. L'univers, qui s'est, depuis quelque temps, résumé en une géométrie d'atomes matériels de plus en plus ingénieusement agencés, est aujourd'hui en passe de se voir réduit en énergie. Nous vivons dans les apparences et nous sommes les jouets des mots....

On pourrait encore citer les expériences de transmutation, affirmées, généralisées avec un enthousiasme quelque peu prématuré. L'unité de la matière, sous les formes variables,

n'est pas non plus une idée nouvelle, mais, au contraire, une des premières conceptions abstraites que l'esprit humain ait pu former lorsqu'il a commencé à raisonner et à généraliser en dégageant la substance de l'apparence. J'ai été des premiers à revenir sur les possibilités de transmutation, à une époque où l'on semblait un peu insensé d'oser y penser. Je crois ce taines expériences de transmutation exactes. Mais, là encore, la crédulité s'abuse par la facilité avec laquelle elle admet toutes les pseudo-expériences qu'on annonce avec fracas dans un sujet où l'expérimentation est particulièrement délicate et sujette à caution... C'est toujours le même besoin de coups de théâtre qui fait aujourd'hui revenir ici aux espérances des Flamel et des Paracelse...

Inutile de multiplier les exemples. J'ai, je crois, assez montré la part de la superstition dans les engouements qui portent les vagues de l'esprit public vers toutes les nouveautés — on peut le dire, quelles qu'elles soient, et même avec d'autant plus de violence et de passion qu'elles sont plus destructrices du passé. — Ma conclusion n'est pas qu'il faut s'entêter dans les opinions reçues et dans les enseignements d'école. Je crois, au contraire, que c'est un grave défaut des monopoles universitaires de figer l'enseignement dans le canevas rigide d'une science officielle et, par conséquent, morte. La participation moderne de la presse et du grand public forme un contrepois utile, mais à la condition de ne pas exagérer et de ne pas insinuer d'autres religions révolutionnaires, à la fois absolues et changeantes. L'attitude qui me semble correcte est bien simplement celle que recommandait Descartes et grâce à laquelle s'est constituée la science moderne : ne rien affirmer, ne rien nier, observer, comparer, réfléchir, choisir entre les solutions la plus simple et la proposer avec une nuance de doute.

Toute idée nouvelle, à plus forte raison toute observation nouvelle, est à retenir, et à scruter. Le dédain ne convient jamais pour une suggestion rationnelle, quand bien même elle choquerait les idées reçues. Ce n'est qu'en remuant beaucoup d'erreurs que l'on trouve une parcelle de vérité. La découverte scientifique se dérobe toujours dans le menu fait négligé par les observateurs précédents, dans la correction implicite qu'a faite leur paresse aux résultats expérimentaux, dans le coup de pouce qui a rectifié, sinon les chiffres, au moins les conséquences à en déduire, dans le caput mortuum de la chimie. Même en matière de théories, il faut être très large, sauf à voir constamment reparaître des conceptions anciennes haillées d'oiseaux billants qui les transfigurent. C'est l'innocente distraction de notre exil humain de combiner des hypothèses, comme ces petits enfants auxquels nous restons toujours semblables dans le fond, et qui s'amuse à jouer avec des cubes sur lesquels des fragments d'images sont peints. Mais le raisonnement le plus élémentaire, mais toute l'expérience antérieure nous démontrent que, dans le domaine sensible, nous sommes incapables d'atteindre l'absolu et, par conséquent, impuissants à rien affirmer. Nous sommes perdus au milieu du mouvant sans un point fixe pour nous repérer, dans un monde qui, suivant le mot de Pascal, n'a ni conférence ni centre. Nous sommes prisonniers de nos sens, et, particulièrement, de notre appareil visuel, dont les illusions, patiemment corrigées, restent toujours une cause inévitable d'illusions et d'erreurs. Nous sommes constamment occupés à généraliser l'individuel, à objectiver le subjectif, à admettre que « post hoc, ergo propter hoc ». Quelle erreur, dans un état semblable, d'affirmer à tout propos et de croire sans discussion tout ce qu'on nous affirme !

La foi a son domaine comme mobile souverain d'actions et de vertus. Mais, en matière de science, le scepticisme cartésien restera toujours l'attitude la plus sage et la plus prudente.

L. DE LAUNAY,
de l'Académie des Sciences.



RUANDA-URUNDI et l'EST-AFRICAÏN

La *Revue catholique des Idées et des Faits* a bien voulu accueillir dans ses numéros du 10 novembre 1922 et du 20 avril 1923, ma protestation intitulée « Notre Colonie et l'Allemagne » contre l'étrange idée de M. Pierre Daye, de rendre leurs colonies aux Allemands pour éviter le voisinage des Anglais, qu'il croit plus dangereux que nos anciens voisins.

Touché par mes arguments, M. Pierre Daye abandonna sa thèse, ce dont je me félicite, et lança une idée nouvelle, celle de faire hommage de l'Est-Africaïn à une autre puissance que l'Allemagne. Il proposa à l'Italie, qui fut à nos côtés dans la guerre mondiale, et qui, ayant protesté contre la violation de la Belgique par l'empereur parjure, serait pour nous en Afrique une voisine amie.

Or, voici encore du nouveau. Dans un spirituel article, « Gribouille et l'Est-Africaïn », qu'a publié la *Revue catholique* du 20 avril, M. Pierre Ryckmans, l'éminent Résident de l'Urundi, dont je lis toujours avec le plus vif intérêt les solides études coloniales, jette un cri d'alarme à l'idée que le Ruanda-Urundi, une des plus belles provinces de la colonie, une terre belge, deviendrait une terre étrangère. Et il m'attribue, sinon l'idée de cette cession, tout au moins mon approbation. Comme si jamais j'avais pu approuver une semblable aberration ! Je connais trop la valeur du Ruanda-Urundi pour que l'idée de le sacrifier ne me fasse point horreur.

Dans ma pensée, ce que proposait M. Pierre Daye, c'était l'abandon par l'Angleterre de cette partie de l'Est-Africaïn sur laquelle cette puissance a un mandat. Mais je n'ai jamais songé qu'il pût être question de la province sur laquelle un mandat a été attribué à la Belgique en vertu du traité de Versailles. Car là nous sommes chez nous, comme les Anglais sont chez eux plus à l'est. Je me plaçais avec M. Pierre Daye, dans l'hypothèse d'ailleurs assez problématique, où l'Angleterre songerait à se dessaisir de leur province. Dans ce cas je trouvais le voisinage de l'Italie mille fois préférable à celui d'une nation de proie. Et dans la même hypothèse, j'accepterais avec plus d'enthousiasme encore la petite « *combinazione* » proposée par M. Pierre Ryckmans qui, d'après lui, mettrait d'accord tous les cessionnistes, parmi lesquels il me range à tort. Il n'a pas bien lu le passage de mon article sur « le Congo et l'Est-Africaïn » où j'accueillais avec scepticisme certains bruits d'après lesquels les Anglais videraient Dar-es-Salam au profit du Kenya et de l'Ouganda, et auraient l'intention de rétrocéder cette colonie aux Allemands. C'est, disais-je, mal connaître les Anglais que de leur prêter une pareille générosité. Ce qu'ils tiennent, ils le tiennent bien, comme le montre toute leur histoire coloniale. Sauf Java, qu'elle restitua à la Hollande au lendemain de Waterloo, dans l'ivresse du triomphe, elle ne s'est jamais dessaisie d'aucune colonie. Ce fut dans une heure d'oubli qu'elle rendit le bien d'autrui.

Ayant peine à croire que l'Angleterre songe à se décharger du mandat de l'Est-Africaïn, j'estimais que la question de la cession à une autre puissance ne pouvait se poser. Et dans l'hypothèse où elle s'en déchargerait, il ne pourrait être question pour nous de céder le Ruanda-Urundi qui, comme le dit excellemment M. Pierre Ryckmans, est notre maison, conquise au prix du sang de nos soldats.

« C'est pourtant, dit M. Pierre Ryckmans, ce qu'en politique deux publicistes — autorisés, hélas ! — proposent aux lecteurs de la *Revue catholique*. » Et il ajoute que voilà deux mois que l'idée fait son chemin, que le virus s'insinue. Je dois protester en ce qui me concerne. Il ne faut pas qu'on puisse attribuer encore une idée aussi absurde à un « publiciste autorisé » qui n'est pas aussi naïf que Gribouille.

Je me réjouis de ce que ma première protestation « Notre Colonie et l'Allemagne » ait converti M. Pierre Daye à mon horreur de l'Alle-

magne comme puissance coloniale, et je me réjouirais avec M. Pierre Ryckmans que l'idée qu'il a lancée mit tout le monde d'accord et amenât l'embrassade générale, y compris la Pologne que ne jalouse-rait point l'Italie, puisque la lire monte sous l'habile gouvernement de Mussolini.

JULES LECLERCQ,
de l'Académie de Belgique,
ancien Président de la Société de Géographie.



Le « Dictionnaire de l'homme des bois », de Papini et Giuliotti

Longuement attendue, annoncée dans une foule de journaux et de périodiques italiens, la nouvelle œuvre des deux écrivains toscans qui donnent ici un témoignage public de leur intimité spirituelle, vient enfin de paraître. C'est un volume de 500 pages, presque aussi impoissant par la masse que l'*Histoire du Christ*, et que sept autres volumes semblables devraient suivre. Le premier tome, en effet, outre les avis dédicatoires et les « portraits » du début, contient les seuls vocables commençant par A ou B. Mais dès à présent des voix amies s'élèvent outre-monts pour conseiller aux deux auteurs de ne pas continuer l'œuvre entreprise et leur faire entendre qu'ils eussent été mieux inspirés de n'y point songer.

C'est qu'en effet, si elle accentue encore l'évolution religieuse de Papini, elle lui assigne une direction un peu inquiétante pour son avenir littéraire et même pour l'efficacité de son action.

Ce n'est pas qu'un dictionnaire ne puisse être œuvre littéraire. Papini lui-même, dans une des douze préfaces de son ouvrage, se réfère à l'exemple illustre du *Dictionnaire critique* de Bayle, du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, du *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert et du volume que Léon Bloy a intitulé : *Exégèse des lieux communs*.

C'est aux deux derniers que ferait penser davantage la tentative de Papini et de Giuliotti. Dès les premières lignes l'intention polémique des auteurs est nettement affirmée. Ils se lancent dans une guerre sans merci contre la sottise des préjugés bourgeois et, tout particulièrement, anticléricaux de leur temps. Si j'y discerne un danger pour le talent littéraire et même l'action profonde de Papini, ce n'est point parce qu'il manque des dons spécifiques du polémiste — il les possède, au contraire, à un très haut degré et toute son œuvre antérieure en témoigne — mais parce qu'on peut se demander si tout de même ce sont là ses dons *les plus éminents*.

Très franchement je ne le crois pas, surtout après la *Storia di Cristo*, dont il me semble superflu de reparler ici longuement, puisqu'aujourd'hui tout le monde l'a lue et a sur elle une opinion, mais à laquelle on peut bien dire que n'ont rien compris ces critiques qui y voient seulement un assemblage de brillants paradoxes et de belles descriptions, séduisants surtout par leurs à-côtés et par le prestige du style.

Incontestablement l'*Histoire du Christ* vaut plus encore par tout ce que l'auteur y a mis de lui-même que par sa portée scientifique et n'est pas, même du point de vue littéraire, la meilleure œuvre de Papini. On l'y sent, au début surtout, gêné par la rigidité du cadre que lui impose la tradition histo-

Ce cadre, il l'a cependant disloqué et assoupli autant qu'il l'a pu pour en faire cette précieuse mosaïque en 129 morceaux dont chacun garde son dessin propre et peut être isolé de l'ensemble qu'il concourt à former.

Malgré tout, il ne me paraît pas contestable qu'une œuvre toute d'expérience et d'invention personnelle comme *Un homme fini* (dont a paru en décembre dernier, parmi l'incompréhensible indifférence du public, la traduction française), s'élève, littérairement, au-dessus de l'*Histoire du Christ*.

Mais la grande erreur de critiques qui pourtant, comme M. Giuseppe Frezzolini, avaient longtemps vécu dans l'intimité de Papini et en collaboration quotidienne avec lui, c'est de n'avoir pas senti l'accent profondément sincère de la *Storia di Cristo*, et presque prédit que l'auteur ne ferait que traverser le christianisme, comme il avait traversé le pragmatisme, le futurisme et le nationalisme.

Au contraire, il nous semble que tout, dans l'évolution antérieure de Papini, faisait prévoir qu'il en arriverait là et que notamment après *Un homme fini*, on pouvait lui appliquer le mot de Barbey d'Aurevilly sur Huysmans, au lendemain d'*A rebours* : « Il ne peut plus choisir qu'entre la bouche d'un pistolet ou les pieds de la croix ». Or, Papini aimait trop la vie pour y renoncer volontairement ; il devait donc devenir chrétien, tenter cette grande « expérience de l'Amour » comme il l'appelle, jamais totalement réalisée dans l'histoire du monde depuis J. C., sauf durant la parenthèse franciscaine, après que toutes les autres expériences l'avaient déçu.

Rien ne me semble donc plus faux que le reproche fait par M. Frezzolini à Papini (1) d'avoir écrit, malgré ses préoccupations morales et religieuses, une *Histoire du Christ* qui n'est pas chrétienne, où il n'entre « pas un mot de charité et d'humilité, pas une trace de repentir ».

Oui, certes, Papini y demeure sûr de lui-même et hardi dans ses jugements, intolérant et pessimiste, et dur pour les hommes qui refusent le message chrétien ; mais cette dureté même naît d'un amour pour le Christ et pour les âmes, pareil à celui qui inspirait la prédication de Savonarole, dont justement Papini évoque le souvenir au seuil de son ouvrage, un amour si total et si brûlant qu'il ne supporte nulle atténuation, nulle compromission avec les puissances du jour, et qui vise au règne absolu de la vérité.

Et quant à l'humilité et au repentir, comment soutenir qu'ils sont absents de la *Storia di Cristo*, si seulement on en parcourt la Prière finale, cette Prière qui contient des passages comme celui-ci :

« Nous te prions donc, ô Christ, nous les renégats, les coupables, nous qui sommes nés hors de notre heure, nous qui nous souvenons encore de toi et nous efforçons de vivre comme toi, bien que toujours trop loin de toi ; nous les derniers, les désespérés, revenus des périple et des précipices, nous te prions de redescendre encore une fois parmi les hommes qui te tuèrent et qui te tuent chaque jour, pour nous rendre à tous, meurtris dans les ténèbres, la lumière de la vraie vie. »

Et dans la dédicace de sa dernière œuvre, Papini rappelle de même « les vieilles plaies pas encore toutes cicatrisées », en déclarant son travail « humblement consacré à la conversion des âmes, à l'amour du Christ ».

Humilité, repentir d'un grand écrivain qui ne peut pas oublier qu'il est écrivain et ne pas viser à bien écrire — serait-ce souhaitable ? — mais humilité, repentir, désir de

renouvellement dont l'accent ne devait pas tromper et moins que quiconque ceux qui ont approché Giovanni Papini, connu sa bonté profonde, sa simplicité, la préoccupation qu'il eut toujours des choses religieuses et, généralement, son respect envers elles. Quelques blasphèmes et quelques paradoxes disséminés à travers son œuvre antérieure ne peuvent pas à cet égard faire illusion.

* * *

Mais nous voici maintenant devant une deuxième œuvre de Papini chrétien. La sincérité de sa conversion ne peut plus faire de doute et son intimité croissante avec Domenico Giulioti, qui, lui, avait prévu et annoncé cette évolution dans une page admirable de son *Ora di Sarabba* (1), en accentue encore le caractère combatif, de même que la collaboration de Papini à des revues spécifiquement catholiques, son entrée probable au nombre des professeurs de la nouvelle Université catholique de Milan, et en général toutes les manifestations publiques de sa pensée en précisent les formes vivantes, pratiques.

Dans cette unité maintenant complète de sa pensée et de sa vie, d'où viendrait donc le danger que je signalais en commençant et que manifeste, me semble-t-il, l'*Uomo salvatico* ?

Deux citations vont me permettre de le préciser. J'ai dit que le *Dictionnaire de l'homme des bois* comportait douze préfaces, que suivent seize « présentations » de personnages qui figureront dans le Dictionnaire à titre de protagonistes ou d'adversaires fictifs représentant chacun un type spécial et fréquent d'humanité. Les préfaces sont de Papini, les présentations de Giulioti et le dessein général de l'ouvrage est ainsi défini par les auteurs : « ironique, satirique, polémique, irrespectueux, irrévérent, agressif, antimoderne, antibourgeois, antidémocratique, antiscientifique, antihistorique, antisceptique ; chrétien, catholique, romain, italien ».

Les douze préfaces sont dédiées : au lecteur ami ; aux lecteurs ennemis ; au lecteur pédant ; au lecteur érudit ; au critique alambiqué ; aux philosophes sans boussole ; aux juifs ; aux protestants ; aux femmes ; aux mondains ; aux catholiques figés ; aux supérieurs (envers qui les auteurs font une humble et explicite déclaration de dépendance).

Voici la préface qui m'a paru la meilleure et qui, en même temps, précise le mieux la haute pensée, toujours philosophique par quelque côté, de Giovanni Papini :

AUX LECTEURS ENNEMIS.

Vous n'êtes pas moins nécessaires, vous autres. L'homme des bois, qui hait le monde par soumission sainte à son Seigneur, Jésus-Christ, doit être haï du monde et de ses drogmans ou avocats, c'est-à-dire de vous autres, qui vous nommez, comme vos cousins de dessous terre, Légion. Tout homme existe en vertu de ses ennemis. Qui n'a pas d'ennemis peut bien avoir forme humaine, mais il est, dans les cataractes des générations, une goutte insipide, sans nom et sans lumière. Les ennemis sont nécessaires au fort pour montrer sa puissance ; au stoïque pour mettre à l'épreuve son impassibilité, aux superbes pour sentir leurs limites, — et finalement aux chrétiens qui grâce aux ennemis apprennent l'humilité et le plus difficile amour.

Ennemis aimés, nous vous offrons dans ces pages bien des raisons nouvelles de haïr (ou, si vous voulez, de mépriser et de tourner en dérision) deux vilaines bêtes réfractaires à l'asservissement envers l'éblouissante civilisation contemporaine... Ne

(1) Dans la *Revue de Genève* de janvier 1922.

(1) La traduction en a paru dans la *Revue des Jeunes*, n° du 25 avril 1921.

dites pas, cependant, que nous voulons revenir au Moyen Age. Le Moyen Age est à peine fini, si même il est fini. C'est l'histoire d'avant-hier. Nous voulons remonter bien au delà dans les siècles : au delà du Golgotha, au delà du Jourdain, au delà d'Ur en Chaldée. Nous avons la nostalgie inguérissable du Premier Age : et l'époque de nos rêves est celle qui précéda le Déluge universel.

Le nouveau Papini est ici en raccourci, avec ses caractères dominants : haine du monde moderne et de sa médiocrité corrompue sous le vernis de la plus brillante civilisation, évocation des grandes époques de l'humanité, désir de contradiction et de polémique.

Voyons maintenant Giuliotti nous dessiner la silhouette humoristique du Signor Théophile Panciadoro, une des meilleures du recueil :

Marchand d'étoffes.

Il tient allumée tout le jour, dans sa boutique, une ampoule électrique d'une demi-bougie devant une image de la Vierge et, assis en personne devant son comptoir, d'une année à l'autre, il n'a pas son pareil pour manœuvrer le mètre avec dextérité.

Bon citoyen, ennemi de toutes les exagérations, surtout religieuses. Une de ses phrases favorites est celle-ci : « Chrétiens, oui, mais sans prétendre à la sainteté ».

Durant la guerre, on vit continuellement sur son magasin un « drapeau déployé ».

Puis, à peine eut-il entendu les premiers grognements du bolchévisme, qu'il le replia en toute hâte ; et un jour (pensant avec terreur au pillage possible) il alla jusqu'à dire au député communiste Bombardino, que Jésus-Christ, à la fin du compte, avait été un bolchévik, lui aussi.

Finale, mais (détail important), après la marche sur Rome, on le vit un beau jour aller à la messe en chemise noire.

Ses affaires, sa politique et sa religion vont fraternellement d'accord. Et c'est pour quoi le bon Théophile Panciadoro, n'ayant jamais connu le moindre ennui en ce monde, a la certitude de mériter encore le Paradis dans l'autre.

Tout de suite la différence entre l'inspiration des deux écrivains apparaît. Le portrait du négociant Panciadoro est excellent, d'une ironie qui ne devient jamais triviale, comme il arrive souvent à Giuliotti, mais, je l'ai noté, c'est l'un des meilleurs ; et fussent-ils tous d'égale valeur, seize silhouettes caricaturales l'une à la suite de l'autre finissent par fatiguer le lecteur le mieux disposé. Il y entre, malgré tout, quelque artifice et on y sent l'effort pour renouveler un vocabulaire et des images dont le dessein permanent est de ridiculiser un unique adversaire, revêtu d'oripeaux variés. Or, ce n'est là qu'un prélude et tout le corps du volume justifierait amplement ce reproche. L'artifice est beaucoup moins apparent chez Papini, que soutiennent une plus ample provision d'idées générales et une plus large érudition. Malgré tout, il est fatal que demeure indigeste et assez monotone ce premier tome en 500 pages d'un dictionnaire dont le but polémique est aussi évident.

Il est à remarquer que Papini a toujours eu un goût marqué pour les œuvres cycliques de vaste envergure, mais qu'il n'en a terminée aucune, précisément parce qu'il en a senti très tôt les écueils. A peine adolescent, il commence une encyclopédie générale du savoir humain, qui ne dépasse pas le mot : Achille, puis une Histoire universelle et un commentaire rationnel de la Bible, qui s'arrêtent au 3^e verset de la Genèse ; un peu plus

tard il entreprend une histoire comparée de toutes les littératures, qu'il limite bientôt à l'étude de la littérature espagnole primitive. Il conçoit enfin le plan d'une épopée grandiose sur le Jugement dernier, destinée à prendre place entre *La Divine Comédie* et *Faust*, et qui demeure, elle aussi, à l'état de projet.

Du *Dizionario dell'Uomo salvatico* l'idée première revient, au contraire, paraît-il, à Giuliotti et c'est pour cela sans doute qu'elle a reçu au moins un commencement de réalisation, car, livré à lui-même, je crois que Papini l'eût bien vite abandonnée.

Ce que nous devons attendre et espérer surtout de son génie, ce sont des œuvres où le polémiste survive sans doute, mais soumis au grand italien vibrant d'amour pour la tradition de sa terre, au philosophe proclamant très haut sa foi retrouvée, mais l'étayant sur des raisons — je sais qu'il en a de très bonnes, qu'un jour il nous fera connaître — plutôt que sur les invectives et ce qu'on a pu appeler « l'obsession de la fécalité », chères à Domenico Giuliotti.

Celui-ci, il nous faut l'aimer aussi, mais pour ce qu'il est, pour ce qu'il nous a dit lui-même qu'il était, avec son ami Federico Tozzi : « les deux derniers paysans, qui empestaient l'air et accueillait, de leurs champs, à coups de mottes de terre, les syphilitiques messieurs des villes ».

Ce paysan, l'un des plus doux, d'ailleurs, et des plus humbles qui soient, malgré ses airs de spadassin et son style au vitriol, il nous faut l'encadrer dans ses monts du Chianti et le voir dans sa rudesse native, qui lui sied si bien, qui fait de lui l'un des plus vigoureux écrivains toscans de l'heure présente. Mais, ne lui demandons pas ce sens de l'universel ni cet esprit philosophique qui appartient, au contraire, éminemment à Papini.

Ce qui m'inquiète un peu dans leur collaboration, c'est de voir Papini se limiter à ferrailler contre les tyranneaux de sous-préfecture ou d'antichambres ministérielles que nous a silhouettés Giuliotti — si redoutables qu'ils puissent être parfois — et Giuliotti se contraindre aux spéculations abstraites où Papini se meut à l'aise. Que chacun reste lui-même. Leur gloire, le bien des âmes et la littérature universelle ne pourront qu'y gagner.

MAURICE VAUSSARD.



“ La Geôle », de Paul Bourget

Une fois de plus, Paul Bourget s'affirme le maître du roman moderne. Il est difficile d'imaginer un récit plus romanesque que *La Geôle*, et j'entends le mot dans son sens primitif, c'est-à-dire, plein de péripéties dramatiques, de situations palpitantes, de tout ce qu'il faut pour intéresser le lecteur le plus froid et le plus blasé sur les aventures humaines.

Et en même temps, selon la méthode chère à l'auteur et dont il nous a déjà donné de si beaux produits, peu de romans sont aussi saturés de pensée et de philosophie que celui-ci. Cette œuvre d'un art consommé s'empare à la fois du cœur et de l'esprit du lecteur, s'adressant ainsi à l'homme tout entier et lui donnant cette satisfaction complète qui est le propre effet d'une construction littéraire bien conçue et parfaitement exécutée.

Romanesque, elle l'est assurément, car, dès le début, elle suscite l'intérêt le plus vif et, tout le long du récit, elle le soutient et le fait grandir avec un art dans la progression qui rappelle la marche de la grande tragédie classique. Comment ne pas penser à Corneille et à Racine, quand on constate l'habileté avec laquelle Bourget prépare les scènes les plus dramatiques en laissant entrevoir ce qui va suivre, en n'esquivant aucune des graves rencontres à ménager ? Une succession d'entrevues et de dialogues du plus haut pathétique développe la

tragédie avec une logique et un naturel parfaits et, comme dans une ascension de montagne, découvre toujours de nouvelles perspectives.

Admirable constructeur de romans, Bourget l'a toujours été. Pour ne pas parler de ses premières œuvres, voici trente-quatre ans qu'a paru son *Disciple*, qui marque une étape décisive dans sa vie d'écrivain, et, depuis lors, sa maîtrise n'a fait que se développer et, après quarante années de labeur ininterrompu, rien ne décèle la fatigue, il reste le « maître de l'heure », dominant de sa haute taille les jeunes romanciers dont les petites revues organisent la gloire à grand tintamarre de prix Balzac ou de prix Goncourt.

Mais du romanesque, il y en a partout, même chez Pierre Benoit. Ce qui fait la principale qualité de Bourget, c'est l'art avec lequel il provoque la réflexion chez le lecteur. Toujours quelque grande question religieuse, sociale ou morale vient décupler l'intérêt de ses péripiéties romanesques. C'est ici que la transcendance du romancier se manifeste le mieux. Le problème intellectuel n'est pas une applique extérieure au récit ou simplement une conclusion qui s'en dégage ; il fait corps avec le sujet même, il est incarné dans le plus vif du drame. Si l'on ose dire, la philosophie n'est pas dans la tête de l'auteur ; elle est dans les événements mêmes, dans les répercussions des passions, dans l'enchaînement des faits.

Le problème posé dans *La Geôle* est celui-ci : jusqu'à quel point l'atavisme influence-t-il la volonté humaine ? Va-t-il jusqu'à enlever à l'homme la liberté morale ? Un fils de suicidé est-il responsable de son acte si, poussé par l'instinct atavique, il se tue comme son père ? Cette tendance, innée chez lui, n'a sans doute rien de fatal et, en ce cas, quels moyens seront les meilleurs pour en triompher ? En somme, pour envisager la question d'une façon tout à fait générale, que faut-il penser de ce que Bourget appelle « une hypothèse faussement simple qui limite l'homme en le réduisant à l'addition de ses atavismes » ?

Nous reconnaissons dans la théorie ainsi formulée l'une des « stupidités » mises, par Léon Daudet au compte du dix-neuvième siècle. Ce fut, en effet, l'un des axiomes de la science matérialiste de réduire l'homme à l'addition de ses atavismes, de l'emprisonner dans la « geôle » des influences ataviques, dans ce que Daudet appelait, lui aussi, la « prison héréditaire ».

Par le fait que Bourget dénonce cette fatalité de l'hérédité comme « une hypothèse faussement simple », il indique déjà, longtemps avant la fin du volume (p. 53), que sa conclusion sera tout à l'opposé de cette conception fataliste.

L'on pense bien toutefois que, beau joueur, il mettra en pleine lumière la thèse des matérialistes. Ceux-ci sont représentés ici par un docteur en médecine, une célébrité de Paris, le professeur Paul Vernat, une nouvelle grande figure de médecin comme il y en a déjà plusieurs dans l'œuvre de Bourget. Il lui confère tout le prestige de la science, de la renommée, du dévouement à l'humanité et de la probité professionnelle.

Mais le docteur Vernat croit dur comme fer à la loi fatale de l'hérédité. Jean-Marie Vialis se tuera comme son père, si la vie lui réserve de trop dures déceptions. Aussi le célèbre thérapeute inculque à la mère la suggestion du seul remède, dont l'énergique emploi s'impose au dévouement maternel : cacher au fils la fin tragique de son père et écarter de lui toute cause de désespoir. Ce devoir sacré donne à la mère la force de dominer sa propre douleur, et toute sa sollicitude se porte sur cet unique objectif : sauver son fils de l'instinct atavique.

Il fallait s'y attendre, le soin même qu'elle apporte à prémunir son fils contre toute émotion violente l'empêche de s'opposer à des fiançailles malheureuses de Jean-Marie. Et quand, après des années de mariage, il se voit abandonné par sa femme, qui le trompait depuis longtemps, désespéré, il répète comme un automate le geste, inconnu pour lui cependant, que son père avait fait vingt-sept ans auparavant. Comme lui, il va se tuer au revolver.

Mais, à ce moment même, sa mère, devant ce qui allait se passer, s'était précipitée chez lui. Elle arrive à temps pour empêcher l'irréversible. Poussée par son instinct maternel, elle abandonne dans cette crise suprême toute la prudente thérapeutique du docteur Vernat ; elle révèle au fils le suicide de son père et son héroïque dévouement à elle, et, dans cette révélation, le fils trouve la force de supporter la vie.

« J'y vois clair à présent, dit-il. J'étais comme possédé. Maman, tu m'as délivré, exorcisé, c'est extraordinaire, là, du coup. Cette attitude contre laquelle j'avais à lutter, elle me surprenait par accès comme une fièvre. Je ne me l'expliquais pas. Je ne savais pas comment lutter contre elle. Tu viens de m'en donner le moyen, maman, en me montrant ton agonie. Je n'aurai qu'à me rappeler tes larmes, ton cri !...

Tout de même, pourquoi ne m'as-tu pas parlé plus tôt ? Le professeur Vernat est un grand médecin. Mais il s'est trompé. Pour vaincre une obsession, il faut d'abord la prévenir, et pour la prévenir, il faut la connaître. »

Et la mère le reconnaît : « C'est Vernat qui avait tort. Je le crois. Je le vois. Il n'y a que la vérité qui sauve : oui, savoir ce que l'on est, ce que l'on porte en soi, ce que l'on doit vaincre. »

Du coup aussi, le fils revient à la foi : « Ces temps-ci, j'ai eu bien des doutes. Mais si Dieu n'existait pas, d'où viendraient des âmes comme la tienne ? » Et se mettant à genoux à côté de sa mère, comme quand il était petit enfant, il prie Dieu avec elle pour obtenir la persévérance.

Et dans un épilogue destiné à faire le départ entre les vrais remèdes contre l'atavisme et les adjuvants que peut apporter la science matérialiste d'un docteur Vernat, Paul Bourget tire la conclusion de son livre en des paroles qui indiquent bien jusqu'à quelle profondeur le romancier a poussé ses réflexions :

« Afin d'endiguer la vague d'amers souvenirs qu'il sentait refluer du fond de son passé, il rouvrait un livre, bien étranger aux dossiers entassés sur sa table. C'était simplement une *Imitation*, donnée par sa mère lors de sa première communion. Il avait lui-même écrit sur la feuille de gauche : « Le Christ, c'est la Douleur. La Douleur, c'est l'Être dans la vérité de son être », et il relisait indéfiniment le chapitre douzième du second livre sur la *Voie royale de la Sainte Croix*. « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il soulève sa croix et qu'il me suive ». La médication principale, elle est là, professeur Vernat. Le remède auxiliaire, l'adjuvant, — c'est le reste » (p. 303).

C'est ainsi que le roman, sous la plume de Paul Bourget, devient l'illustration très moderne d'une antique parole d'Évangile. Nous n'en retiendrons que cela pour le moment. Sur la question de l'hérédité elle-même, qui est ainsi remise à l'ordre du jour, nous nous proposons de revenir. Léon Daudet l'a traitée dans *l'Hérédité*, qu'il a précisément dédié « à Paul Bourget qui aime le vrai », et il sera intéressant, après la lecture d'un roman sur ce mystérieux sujet, de se reporter à un essai philosophique qui étudie la question *ex professo*.

Chan. PAUL, HALFIANTS.



Notre politique rhénane

Qui fait obstacle ?

(Suite.)

Nous le signalions ici vendredi, il est devenu difficile à un patriote belge de s'exprimer en toute franchise au sujet de la France. Nous risquons, par les lignes qui suivent, de choquer plusieurs de nos compatriotes. Mais si ceux qui nous lisent ont de la clairvoyance et quelque bonne foi, ils conviendront aisément que nous n'exagérons rien, que nous ne cédon's à aucune phobie et que, seul, le désir de servir notre pays nous anime et nous meut...

* * *

La France éprouve des sentiments de surprise mêlée d'inquiétude devant ce projet d'une fédération belgo-rhénane.

Elle veut s'installer elle-même le long du Rhin, à Dusseldorf et à Ruhrort comme à Strasbourg et à Mayence.

Elle compte qu'elle réduirait ainsi à l'incapacité de l'attaquer encore son ennemi héréditaire. Elle pourrait, en effet, franchir le grand fleuve en plusieurs endroits particulièrement propices. Elle ajouterait, dans de formidables proportions, à ses propres effectifs et à son outillage de guerre. Tranquille du côté de l'Est, elle serait libre de se livrer aux joies de son génie ou d'entreprendre d'importantes expéditions vers d'autres points de l'univers.

La France acquerrait avec la Rhénanie d'énormes atouts de prospérité économique.

Elle possède, en très grandes quantités, le minerai de fer. Si elle obtenait, avec les charbonnages de la Sarre, ceux d'Aix-la-Chapelle-Erkelenz et ceux de la Ruhr, elle aurait une redoutable prépondérance en métallurgie. A ces avantages industriels, elle joindrait, par la navigation rhénane, des avantages commerciaux dont il est facile de deviner l'importance. Elle aurait barre sur Anvers et sur Rotterdam et, à travers ces deux ports, sur la Belgique et la Hollande entières.

Désireuse de s'installer le long du Rhin, la France redoute que nous ne formions et que nous n'achevions nous-mêmes pareil dessein.

Si sûre qu'elle soit de sa force, si consciente qu'elle soit de son prestige, elle sait ou elle pressent que nous possédons des chances de succès d'une autre nature que les siennes, mais très considérables et d'une efficacité probablement plus certaine. Nous les indiquerons dans un article ultérieur.

Or, que se produirait-il si nous nous en servions avec bonheur ?

Une fédération de la Belgique et de la Rhénanie nous donnerait au point de vue économique et au point de vue militaire des accroissements d'une incalculable portée. Cessant d'être une petite nation exposée sur chaque côté de son sol triangulaire, nous pourrions aussi porter dans diverses directions que nous jugerions utiles nos visées et nos armes. Nous gagnerions immensément en prestige diplomatique. M. le Ministre Jaspars a rappelé récemment avec une impressionnante éloquence de quel rôle il avait obtenu depuis l'armistice que l'on nous reconnût capables et de quel crédit nous commençons de jouir enfin dans les discussions internationales. Qui ne voit combien une fédération des pays rhénans avec le nôtre additionnerait à cela ? Un de nos premiers soins serait sans doute de ne plus conclure d'alliance ou d'accord avec personne que moyennant d'exactes contre-parties. Refusant de marcher encore en avant des soldats français (en éclaireurs), ou sur leurs flancs (en rabatteurs), ou derrière eux (en porte-bagages), nous exigerions de ne fournir notre propre effort que pour des profits égaux aux leurs. Nous adopterions vis-à-vis du Cabinet de Paris, une attitude identique dans toute autre négociation, notamment dans les négociations douanières. Nous n'accepterions plus alors de voir nos relations avec l'Alsace-Lorraine plus malaisées qu'avant 1914, ou nos producteurs boycottés Outre-Quévrain comme ils le sont à présent.

Ce n'est pas seulement dans ces domaines-là qu'une fédération belgo-rhénane aurait son effet.

Nous ne sommes pas suspects sans doute d'indifférence ou seulement de tiédeur pour la Culture française, fille comme la nôtre (notre culture wallonne-flamande) des plus nobles élites de l'Humanité, les élites gréco-latines et catholiques. Et chaque fois que nous en avons l'occasion, nous avons joué très haut sa souplesse, sa fécondité, son éclat et sa bienfaisance. Mais pourquoi cela nous empêcherait-il de constater que la France s'institue volontiers l'arbitre, sinon la maîtresse, de nos goûts, de nos mœurs, de nos idées, de nos plus louables activités dans l'ordre artistique et dans l'ordre intellectuel ? Par laisser-aller, par paresse, par timidité, par ignorance, par snobisme aussi, nous nous accommodons de cette suprématie. A peine ressentons-nous qu'elle est déplaisante. A peine devenons-nous qu'elle est dangereuse, qu'elle est une emprise, une conquête, une sujétion.

Unis aux Rhénans, nous retrouverions l'axe véritable de notre Culture, le centre de gravité de nos meilleurs dons, l'inspiration historique de nos grandes œuvres. Ayant retrouvé,

avec la conscience de notre originalité, la conscience de notre valeur, nous ne serions plus aussi sottement admiratifs ou déférents devant tout ce qui nous vient de Paris : confédérants, politiciens, baladins, chanteurs, journalistes, imagiers, couturiers ou moins encore. Nous ferions un choix, avec un souci d'excellence. Et nous insisterions enfin pour que nos plus authentiques interprètes soient invités à proclamer en France nos mérites, nos gloires, comme des Français proclament ici les leurs. Soustraits au gouvernement de Berlin et à l'Inculture prussienne, les Rhénans recommenceraient de s'enorgueillir de leurs filiations occidentales. Reprenant place, ainsi que nos pères, en tête des guides de l'Humanité, traités, non plus en clients ou en applaudissards, mais en collaborateurs émérites par les plus dignes des Français, nous ouvririons à ceux-ci nos bras avec une cordialité infiniment accrue. Et ces Français eux-mêmes, grâce à des relations de cette qualité, seraient plus sûrs d'échapper à la complaisance en leur propre supériorité, et au narcissisme, un des pires stérilisateurs qui soient. Jointes à l'Italie, qu'est-ce que cette Belgique, cette France et cette Rhénanie ne pourraient pas entreprendre et mener à bien pour l'utilité, le salut et la splendeur du monde ?...

* * *

Les Français ne se doutent évidemment pas à quel point, en fin de compte, la politique que nous préconisons ici, leur serait avantageuse ainsi qu'à nous, à l'Occident et considérablement au delà. Ils méditent de s'établir beaucoup plus que nous le long du Rhin. Ils méditent vraisemblablement de commander un jour de Longwy à Duisbourg comme ils commandent de Dunkerque à Longwy. Et quelques-uns d'entre eux escomptent déjà ce que, en pareille occurrence, nous pourrions leur refuser encore, et où nous pourrions ne pas les suivre. Quelles imprudences ! Si un jour ces éventualités devenaient réalités, il y aurait chez nous, en Wallonie autant qu'en Flandre, au grand dam des intérêts les plus sacrés de la paix, des libertés occidentales et de haute culture helléno-latine et catholique, un prompt et terrible sursaut. Il faut que le gouvernement de Paris en soit averti. Notre vive amitié pour le peuple qu'il dirige s'unit à notre patriotisme pour que nous écrivions ces mots avec toute la gravité qu'ils comportent...

* * *

Hélas ! nous n'avons pas fini d'énumérer les obstacles qui se dressent devant une fédération belgo-rhénane.

Désireux de renseigner exactement le public sur les chances de pareille entreprise, nous ne dissimulerons rien de ses difficultés. Cette franchise est, semble-t-il, la plus pertinente réponse à ceux qui demandent si nous ne nous faisons pas d'optimistes illusions.

La politique dont nous essayons d'indiquer ici les principales directives se heurte à l'opposition d'un nombre assez notable de nos compatriotes.

Elle se heurte à l'opposition de ceux qui ne connaissant rien, absolument rien des populations qui vivent à l'Est immédiat de notre frontière, déclarent avec la béate et ferme suffisance des ignares « qu'on ne peut rien entreprendre d'utile avec ces individus-là ».

Cette politique se heurte aux pusillanimes, aux peureux, aux couards, aux neutralistes, à tous ces dévotisés, à tous ces dénationalisés qui redoutent que notre pays n'intervienne dans les compétitions des peuples. Comme si toute notre histoire n'était pas une éclatante démonstration que l'Europe nous

bouscule, nous vole, nous maltraite, nous mutile et tente de nous étrangler chaque fois que nous n'agissons pas à temps !...

Contre l'idée d'une fédération belgo-rhénane, il y a aussi les sentimentaux, les pauvres gens qui, meurtris par la guerre qui vient de finir, se soucient plus de garder leurs rancunes que de préparer à notre avantage la guerre qui va commencer ou de la rendre impossible. Liège n'est maintenant qu'à six lieues des confins ennemis. N'est-il pas de toute sagesse que nous écartions l'agresseur à cent kilomètres de notre principale forteresse si nous en trouvons les moyens ?

Et les fransquillons qui, en pareille matière, cèdent au maladif besoin de prendre l'avis du Quai d'Orsay et de s'y conformer strictement ! Et les néerlandomanes qui regretteraient de déplaire au gouvernement de La Haye ! Et les Britannisants qui s'enquerraient avec une servile déférence des volontés du Cabinet de Londres ! Et enfin la troupe ignoble des germanophilés dont M.... Ah ! non. Nous préférons ne pas le nommer.

* * *

Opposition de la Prusse. Opposition de la Hollande. Opposition de la Grande-Bretagne. Opposition de la France. Opposition de nombreux Belges. Est-ce tout cette fois ? Pas encore. Il y a l'opposition des Rhénans eux-mêmes.

Nous expliquerons bientôt ce qui la détermine. Nous expliquerons ensuite ce qui la vaincra.

Difficilement ? Détrompez-vous...

NORBERT WALLEZ,

Professeur à l'École Supérieure
Commerciale et Consulaire de Mons.



L'Œuvre de Ch. Maurras

IV. — Ses titres à l'intérêt des catholiques (1)

Les maximes de l'action : l'entraîneur, le chef

D'un point de vue catholique plus large, on peut dans l'œuvre de Maurras envisager son potentiel d'énergie motrice, ou si l'on veut les virtualités qu'elle renferme, non plus pour convaincre les esprits, mais pour persuader, pour entraîner la volonté à l'action, pour organiser celle-ci, la conduire à la réalisation immédiate de fins pratiques. Les amis de Maurras le présentent volontiers comme un type d'entraîneur et de chef : « il possède, écrit Valois, le don total de commandement ; il persuade, il conquiert, il possède au plus haut degré ces deux vertus propres au chef authentique : la volonté, la confiance et le don d'inspirer la confiance... Il agit sous le commandement d'une vertu qui est essentiellement militaire, celle qu'exprime ce seul mot : servir ». Nous détachons ces lignes d'un long et fort bel article que Valois a consacré à Maurras, sous ce titre « Le Chef ». (*Jugements et opinions*, pp. 40 à 50).

Les revues catholiques ont dans ces derniers temps multiplié les études sur l'organisation des affaires et sur le commandement des hommes. Maurras nous fût-il totalement étranger, fût-il de nos ennemis, il y aurait avantage à démêler le secret de l'influence agissante, génératrice d'action pratique et d'initiatives qu'il exerce autour de lui ; on relèverait dans ses œuvres bien des maximes d'une clarté et d'une énergie concentrées, stimulatrices et organisatrices du vouloir, pareilles à celles qui sont l'honneur d'un Foch et d'un Lytautey (2). Elles feraient en tout cas bonne figure auprès des aphorismes d'un éduca-

(1) Voir la *Revue catholique* du 23 février, 2, 16, 30 mars et 6 avril 1923.

(2) En veut-on quelques exemples ? « Si les petites passions, écrit-il, celles qui ressemblent à des vices, s'accroissent de l'inconnu ou des vacillations d'une demi-lumière, les fortes passions ont besoin d'une

teur laïque fort en vogue chez tant de catholiques, l'auteur du très subversif volume *Les idées de M. Bourru*, M. Jules Payot, Recteur de l'Université d'Aix.

Mentionnons aussi dans une ligne parallèle, comme un facteur essentiel de la fascination que Maurras exerce sur beaucoup d'esprits, le grand exemple de sa vie : Vie admirable d'unité, toute dévouée au service loyal des intérêts de l'Intelligence, volontairement asservie à un travail opiniâtre ! Maurras apparaît comme une sorte d'ascète intellectuel qui s'est retranché des délassements et des plaisirs où d'autres cherchent un légitime repos, et que possède une volonté passionnée, « tragique » même (D. Halévy), celle de servir au mieux les intérêts menacés de la civilisation française, et par ceux-ci, les biens universels de l'humanité.

Panégyrique ? — Redressement de perspective

1. Voilà un inventaire déjà bien long — encore qu'incomplet — des ressources catholiques de l'œuvre de Maurras. Il est naturel que plus d'un lecteur en ait reçu comme l'impression d'une sorte de panégyrique. Et certes, à présenter ainsi coup sur coup, l'un sur l'autre, en longue série, d'après un point de vue, des éléments qui, en réalité, dans l'œuvre elle-même, ne s'offraient souvent que disséminés, on risque de fausser la perspective chez les esprits inattentifs. De l'œuvre de Maurras nous n'avons présenté qu'un seul aspect, le plus intéressant sans doute pour nous catholiques, mais non l'aspect dominant.

2. Maurras est avant tout un spécialiste, disons même un technicien des questions sociales et politiques ; mais dans ce domaine interviennent souvent des questions qui intéressent l'action libre de l'homme, action que la morale et la religion régissent. Quand Maurras les aborde on peut noter presque toujours la coïncidence de ses vues, — vues incomplètes mais fermement appuyées en raison — avec les vues de la sainte Église qui, elles, possèdent cette supériorité d'être explicitement raccordées à la Vérité totale. Ces coïncidences, nous les avons relevées avec bonheur ; mais nous n'entendons pas dire pour autant que tout dans l'œuvre de Maurras soit assimilable, profitable ou absolument et dans tous les cas exempt de danger.

3. Nous avons au contraire multiplié nos indications de prudence, en rappelant incessamment la déficience essentielle de Maurras : son agnosticisme. Et nous ajoutons : les bonnes thèses défendues par Maurras pour acquérir une solidité vraie et définitive, doivent être situées dans la vision complète et intégrale de l'ordre total, la vision catholique. Celle-ci seule peut leur assurer le couronnement final auquel d'ailleurs elles aspirent. Auquel elles aspirent, disons-nous : car pareille intégration, l'œuvre de Maurras, loin de la repousser, la sollicite par une naturelle tendance, elle l'exige en quelque sorte, et c'est jusqu'en pleine métaphysique que doit être prolongé l'élan qu'elle dessine.

Il n'empêche que pour des tempéraments chrétiens fort débilités, l'agnosticisme de Maurras, en dépit de son caractère non militant et strictement privé, et si différent qu'il soit du naturalisme strict, créerait aisément un danger qu'il est sage de prévoir et de prévenir ; celui d'habituer les esprits qui n'y prendraient garde, à une interprétation trop laïque des événements et des choses.

4. Évitions ici encore de rien outrer ; et en attendant de fournir sur la question des dangers toutes les précisions désirables, n'allons pas, ainsi que font plusieurs, par l'emploi de sous-entendus mystérieux, de réticences significatives et par l'abus des formules de prudence, induire nos lecteurs à penser que l'œuvre de Maurras serait toute

pleine certitude, comme la vie a besoin de beaucoup d'air et de beaucoup d'eau ».

« Ni la volonté seule, ni l'intelligence seule ne fait la victoire. Il faut l'accord de ces facultés maîtresses ».

« Pour bien agir, donc pour agir avec utilité, il faut y voir. Et pour y voir il faut avoir regardé. Et pour regarder avec fruit dans un chaos de faits compliqués, il faut y avoir mis un peu d'application, de constance et d'étude. Il y faut l'habitude, la compétence et le savoir ».

« Nous placer au centre de nos vérités, si nous voulons vaincre ».

« En politique même il n'y a guère d'actuel que l'éternel. Il n'y a de spécial à tout que le général ».

« Seule l'idée justifie l'être, et la cause finale juge le mouvement ».

« On peut avoir raison contre les principes en un cas sur cent ; avec les principes on a raison dans cent cas contre un. Plus quelque principe établi est général, moins il est éloigné de nous... » etc., etc.

semée de récifs cachés, de mines flottantes ou d'autres dangers sournois.

Pour notre part, nous croyons sans peine à la loyauté de Maurras, quand il nous déclare *son propos arrêté et formel de ne défendre jamais aucun principe qui soit de nature à inquiéter la foi ou à froisser de légitimes susceptibilités religieuses* : à en juger objectivement, n'est-ce pas là, tout au moins dans la partie que nous étudions sa pratique constante ? Bien plus n'affirme-t-il pas son vœu constant de servir le programme social de l'Église et les fermes vues de la philosophie catholique.

Jugement critique d'ensemble

1. Envisagée du côté de ce qui lui manque et des réserves qu'elle appelle, l'œuvre de Maurras apparaît comme appuyée sur une base incomplète (mais non certes déstituée de toute base), comme affectée d'une privation (mais non pas entachée d'hérésie ou d'erreurs positives et formelles), comme dérivée de principes bons mais déficients (et non pas alimentée par des principes intrinsèquement viciés), comme privée de couronnement (et non pas démunie de toute assise) (1), enfin — critique qui résume toutes les autres — comme impuissante à établir, faute de l'idée religieuse, aucune notion morale complète (mais non pas comme inapte à rendre en ce domaine, aucun service partiel).

Les lacunes regrettables de Maurras, conséquences obligées de l'agnosticisme, un catholique ne doit jamais les perdre du regard.

Heureusement, par une sorte de compensation, *l'œuvre du penseur laïque baigne de toutes parts dans la tradition catholique* et elle subit d'une manière indirecte mais certaine et consciente, l'influence de l'Église.

(1) Pour aider à mieux saisir ces distinctions importantes, il peut être utile de rappeler que l'ordre *logique* (c'est-à-dire la marche de notre pensée) procède d'abord en sens inverse de l'ordre *ontologique* (l'ordre réel des êtres, celui que leur assignent leurs rapports respectifs de causalité ou d'origine).

Ontologiquement, Dieu est le fondement et la source de toutes choses : mais *dans l'ordre logique*, c'est par voie de conclusion, en remontant des effets à la cause, que notre connaissance l'atteint. Et ainsi, il est vrai de dire que Dieu *fondement* ontologique de toutes choses, est dans l'ordre logique *couronnement* nécessaire, mais *non fondement* obligé de toutes nos connaissances. Cette distinction CAPITALE dissiperait l'équivoque qui a le plus fâcheusement desservi Maurras auprès des catholiques : la *totale* absence de *base* que d'aucuns ont imputé à ses thèses d'ordre et à tout son système.

2. Si on l'envisage en elle-même, *du côté de ce qu'elle possède*, « l'œuvre de Maurras » révèle une grande richesse de vues, de principes, de tendances qui cadrent au mieux avec la mentalité catholique, ou, plus précisément, avec l'aspect dogmatique, rationnel, disciplinaire, hiérarchique, *classique* du catholicisme.

A cette œuvre de pensée si riche et si tendue, une foi vive donnera *sans effort* le prolongement auquel elle aspire, elle la transportera même d'emblée sur le vrai plan, le plan métaphysique et religieux, où elle prend toute sa valeur.

3. Sans doute, des catholiques ne peuvent songer à alimenter leur vie mystique chez Maurras ; mais nombre d'entre eux trouveront sans doute dans son œuvre de quoi se défendre contre les entraînements du romantisme religieux ou du mysticisme social ; plusieurs y prendront mieux conscience de la haute bienfaisance des disciplines tutélaires que nous fournit l'Église par l'armature vigoureuse de son dogme, par sa hiérarchie et ses institutions, par son culte des traditions et de la tradition par le souci qu'elle a de sauvegarder les droits de l'Intelligence.

En tout cas ne pourront-ils fréquenter Maurras sans en contracter un profond besoin de pensée claire, vigoureuse, ordonnée, logique. Par ces temps de flottement intellectuel, l'avantage n'est pas banal, certes, ni médiocre !

4. Ce n'est pas à dire pour cela, que nous recommandions à tous indistinctement d'aborder Maurras ; ni surtout que nous le propositions comme un Maître ou un guide sur le terrain des questions spécifiquement catholiques, voire (mais il faudrait ici des nuances) dans les problèmes de politique générale. A l'occasion nous reviendrons sur ces points, s'il est besoin de lever quelque équivoque. (1) Et nous sommes, comme toujours, disposé à répondre à toutes difficultés ou objections de lecteurs bienveillants.

V. HONNAY, S. J.

(1) Dans notre longue série d'articles sur Maurras, nous nous en sommes toujours strictement tenu au seul point de vue catholique ; on a pu entrevoir la richesse d'utilisation que révèle cet aspect : toutefois envisagée à son point de vue immédiat et connaturel — le point de vue politique —, l'œuvre de Maurras conduirait à des applications bien plus nombreuses encore. Cette étude vaudrait la peine d'être entreprise par un belge catholique ; inutile de dire qu'elle exigerait beaucoup de doigté : mais combien elle promet d'être féconde, si l'on prend soin de l'entreprendre et de la poursuivre sous la clarté du point de vue que nos études avaient pour objet de mettre en lumière.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Le V^{me} Congrès international des Sciences historiques

Le Congrès d'Histoire tenu à Bruxelles, du 8 au 15 avril, y avait attiré un millier d'adhérents, parmi lesquels beaucoup d'étrangers, surtout des Anglais, des Français, des Américains appelés à la fois par l'intérêt scientifique et par... les facilités du change. Il ne faut ni surfaire ni sous-évaluer cette vaste foire aux idées, ces assemblées cosmopolites, babéliques où se coudoient des personnalités des deux mondes et qui relèvent en même temps du tourisme et de la science. Par l'éclat même dont il s'environne, un tel Congrès met en honneur, devant la foule utilitariste, le culte désintéressé du vrai, il exalte l'intelligence en faisant reluire les savants. Pompeuse inauguration au Palais des Académies, devant la Famille Royale, avec participation du Gouvernement, réunions plénières des sections, dont une présidée par Son Altesse Royale le Prince Léopold, visite en corps à la Primatiale Ste-Gudule, réception solennelle à l'Hôtel de Ville par les autorités communales, à l'Alma Mater de Louvain par le Recteur magnifique, pèlerinages à nos principales villes d'art et aux

étapes sacrées du Front, banquet de clôture où furent acclamés les représentants des études historiques : cet ensemble de cérémonies et de manifestations est bien fait pour jeter quelque éclat sur la Pensée elle-même et persuader les esprits distraits qu'il est ici-bas d'autres valeurs que celles qui sont cotées à la Bourse.

Ce n'est pas un mince avantage non plus que de rencontrer et d'entendre tant de savants que l'on ne connaissait que par leurs livres, la connaissance de l'homme ajoute à celle de l'auteur, et, pour ma part, il en est plusieurs dont je ne relirai plus les œuvres qu'avec une extrême défiance depuis qu'ils m'ont livré le secret de leur âme partielle et passionnée, d'autres, même incroyants, auxquels je m'abandonnerai avec sécurité, pour avoir surpris dans leur accent sincère, le désintéressement absolu et le parfait équilibre mental.

Par ses allures encyclopédiques — inévitable résultat de la marche toujours envahissante des disciplines historiques — le Congrès de Bruxelles, avec ses vingt sections, ses trois cents communications, la dispersion de ses locaux, échappe à une vue d'ensemble et se dérobe à tout jugement de synthèse. J'ai osé dire ailleurs que c'est un Congrès-gigogne, abritant, à l'instar de la table de ce nom, une série de congrès : américaniste, colonial, ethnologique, juridique, économique, philosophique, médical, artistique, archéologique et militaire !

Ajoutez à cela qu'étant international, représentant la multitude des universités et corps savants de vingt-cinq peuples environ, admis

LE GLOBE

OFFICE INTERNATIONAL DE VOYAGES

3, Avenue Louise, BRUXELLES. Tél. 271.76

Directeur : A. DE STAERCKE

Passages maritimes et aériens pour toutes destinations auprès des compagnies
Billets de chemin de fer — coupons de séjour pour les hôtels à Lourdes
Demandez le programme de nos voyages en groupe saison d'été 1923

Organisation soignée de voyages de noces et particuliers — Renseignements gratuits.

Concerts spirituels à Bruxelles

Le TROISIÈME CONCERT SPIRITUEL de cette saison, aura lieu, le **Samedi 28 et le Dimanche 29 Avril prochain, à 2 1/2 h.**, au Conservatoire de Bruxelles, sous la direction de M. JOSEPH JONGEN.

Cette séance sera consacrée à l'exécution de :

“ L'ORATORIO DE NOEL ”, de J. S. BACH
pour Quatuor, Solo, Chœurs, Orgue et Orchestre

Les solistes engagés pour ce Concert sont :

M^{lle} MARGUERITE THYS, soprano, soliste des Concerts Colonne de Paris, des Concerts du Conservatoire de Bruxelles et des Concerts spirituels;

M^{me} META REIDEL, contralto, soliste des Concerts du Concertgebouw d'Amsterdam;

M. M. WEYNANDT, ténor, soliste des Concerts du Conservatoire, des Concerts spirituels et Directeur des Chœurs de la Société;

M. MURRAY DAVEY, basse du Covent Garden de Londres, de l'Opéra de Paris et du Théâtre de la Monnaie, à Bruxelles;

M. R. TELLIER, organiste.

Les billets pour les deux séances sont en vente chez M. J. DELVIGNE, 19, rue de Namur, à BRUXELLES, à partir du 23 mars, aux prix suivants :
Fautueil, Baignoire ou Première loge : **15 francs.** — Strapontin, Chaise et Deuxième loge : **10 francs.** — Troisième galerie de face : **6 francs.** — Troisième galerie de côté : **4 francs.**

SECRETARIAT DE LA SOCIÉTÉ : 26, rue du Bourgmeistre, à IXELLES.

Banque Belgo-Luxembourgeoise, S^{té} A.

SIÈGE SOCIAL : 3, Boulevard Anspach (Place de Brouckère), à BRUXELLES

CAPITAL 10.000.000 DE FRANCS

SUCCESSALES : Bruxelles, Luxembourg. — AGENCES : Stavelot, Esch s/Alzette, Ettelbrück, Grevenmacher. —

BUREAUX AUXILIAIRES : Eupen, Malmédy, Trois-Ponts, Vielsalm.

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE, DE BOURSE ET DE CHANGE

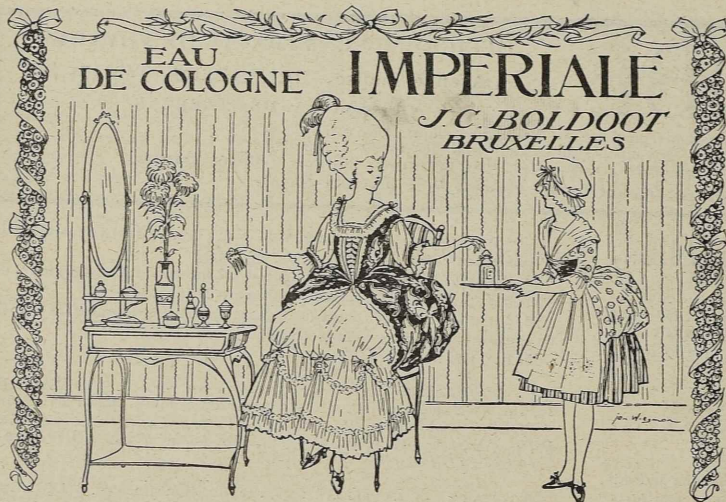
« ODEOLA »



EST UN ENSEMBLE
MERVEILLEUX QUI
RÉUNIT LES QUALITÉS
LES PLUS PRÉCIEUSES
AUX QUELLES ONT AI
PU ATTEINDRE EN
FAIT D'APPAREILS
PNEUMATIQUES.
IL EST INCOMPARA-
BLE PAR SA CON-
STRUCTION ET PAR
SON RENDEMENT AR
TISTIQUE.

TÉL. : B. 8586

Magasins de Vente : 6, rue Thérésienne, 6, Bruxelles



LIVRES, JOURNAUX
—
REVUES ET PÉRIODIQUES
ANGLAIS

LIVRES EN LOCATION

W. H. SMITH & SON
ENGLISH BOOKSHOP
78. MARCHÉ-AUX-HERBES, BRUXELLES

DÉPOT CENTRAL EN BELGIQUE DE
TOUTES LES PUBLICATIONS ANGLAISES & AMÉRICAINES

TÉL. 6283

SERVICE D'ABONNEMENTS
A TOUS LES JOURS AUX
ANGLAIS

INSERTION D'ANNONCES

A LA
VIERGE NOIRE
Bruxelles

Coin des rues Ste-Catherine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE
DE

Vêtements pour Hommes et Enfants

COUPE IRREPROCHABLE

PRIX MODÉRÉS

Rayon spécial de Vêtements sur mesure
VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,
ADMINISTRATIONS
LIVRÉS

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARLEROI

CH^S SACRÉ & C^{IE}

Agents de change agréés

MAISON FONDÉE EN 1875

52, Marché-aux-Poulets, BRUXELLES-CENTRE

TÉLÉPH. 233-73

Succursale : 27, rue Ernest Solvay, IXELES

TÉLÉPH. 285.54

COMpte chèques-POSTAUX 4121

Ordres de Bourse — Renseignements financiers —
Encaissement de coupons — Change
Régularisation de titres

Abonnez-vous à notre publication
LA REVUE DE LA SEMAINE
Abonnement : 10 francs l'an

Études objectives de toutes valeurs cotées ou non —
Comptes-rendus des assemblées — Physionomie
boursière de la semaine. — Relevé des cours de bourse
mis en regard des cours pratiqués huit jours
auparavant, etc.

ENVOI GRATUIT A L'ESSAI SUR DEMANDE

par la Société des Nations, on y parlait le français, l'anglais, l'italien, l'espagnol, etc., et vous aurez une idée de cette Pentecôte de la science, où n'a cessé de régner l'harmonie des esprits et des cœurs, dans ce qu'on est convenu d'appeler l'Union sacrée.

Étonnant bariolage des rapporteurs : toute la gamme depuis le matérialisme épais de tel historien belge, jusqu'au spiritualisme le plus élevé d'éminents religieux venus de leurs abbayes pour s'asseoir à la table de cette Académie. La paix était obtenue par le système du cloisonnement : il y avait telle section, celle de l'Histoire des Religions, par exemple, où tenaient leur sabbat les esprits aventureux, où trônait le vénérable comte Goblet d'Alviella, et, presque à côté, telle autre section, celle de l'Histoire ecclésiastique, avait une allure conciliaire, tandis que sa voisine, l'Histoire contemporaine, à certain jour, évoquait le club des Jacobins. Et les auditeurs, conscients, suivaient leurs affinités et se répartissaient à peu près d'après leurs préférences doctrinales. Ainsi s'évitaient les heurts et la sainte liberté était sauve.

Je le dirai tout de suite : tous les grands noms de la science qui figuraient à ces assises historiques ne m'ont pas laissé oublier notre Kurth, ni atténué le regret de ne pas voir parmi ces doctes celui qui les dépassait de toute la taille et qui portait dans sa pensée l'histoire du monde toujours présente. Un débat récent de la Chambre nous apprend que son *Histoire de Belgique* avait été rayée de la liste des ouvrages recommandés par le Conseil de perfectionnement, et qu'il avait fallu l'intervention de M. Nolf pour l'y réintégrer. J'ignorais que ce Conseil en fût arrivé à ce point de gâtisme, de déliquescence cérébrale qui marque l'approbation définitif.

Quelle diversité aussi parmi les congressistes ! La France, l'Angleterre avaient fourni les contingents étrangers les plus considérables ; signe des temps, des dames en très grand nombre et suivant avec assiduité les plus austères travaux ; beaucoup de prêtres, de religieux attestant la sollicitude de l'Église pour le savoir ; une faible proportion de jeunes gens, malgré les avantages consentis aux étudiants, ce qui n'est pas pour étonner ceux qui savent que le muscle aujourd'hui prime le cerveau. Il me faut bien, pour paraître chroniqueur averti, signaler un groupe de religieuses, congressistes modèles, avides de science, qui buvaient comme paroles d'Évangile les déclamations révolutionnaires de MM. Sagnac et Mathiez, applaudissaient à tout rompre et demandaient des autographes. O culture : que de bévues on commet en ton nom !

* * *

On ne peut songer à donner ici une vue panoramique de ce Congrès infiniment complexe et fragmenté. Il faut bien, au risque de tomber dans la sécheresse de l'énumération, me borner à signaler de-ci de-là les noms qui me semblent émerger et les communications suivantes. Il est, du reste, certain qu'en s'inspirant d'autres préférences on pourrait former d'autres séries absolument distinctes l'une de l'autre.

Dix-huit orientalistes de marque. Quelle que soit la haute valeur des travaux d'un L. de la Vallée Poussin, de MM. Jonguet, de Paris et Cavaignac, de Strasbourg, la curiosité de la foule allait à M. J. CAPART, de Bruxelles, qui a visité, dans l'escorte de notre Reine, la Vallée des Rois, affronté la majesté de la tombe, jusqu'à présent inviolée, de Tout-Ankh-Amon, et qui, grâce aux clichés des directeurs du *Times*, nous a jetés dans l'éblouissement devant l'amoncellement prodigieux, fantastique de quatre à cinq mille œuvres d'art, tout or et tout ivoire, accumulées dans cette espèce de grotte d'Ali-Baba, depuis treize siècles avant Jésus-Christ !

M. FRANZ CUMONT nous a promenés, lui, sur les bords de l'Euphrate, jusqu'à l'antique Doura-Europos (la moderne Sallhiyeh), dont les ruines ont été récemment explorées avec succès, et a projeté sur l'écran en noir et en couleurs, des peintures très originales qui ont été retrouvées dans un temple des dieux de Palmyre.

L'*Histoire grecque et romaine* comptait vingt représentants, parmi lesquels des savants universellement renommés : MM. Homolle, Cagnat, Blanchet, de Paris et Kyparissis, d'Athènes. Les communications les plus remarquées dans cette section concernaient la villa romaine de Djémila en Algérie, décrite par M. CAGNAT, et les fouilles si curieuses de Céphalonie, peut-être la capitale du royaume d'Ithaque d'Ulysse, racontées par M. KYPARISSIS.

Dans le département des *Études byzantines*, où brillent nos compatriotes le R. P. PEETERS et M. H. GRÉGOIRE, c'est M. JORGA, l'historien national de la Roumanie, qui a particulièrement retenu l'attention par son étude sur la Roumanie danubienne et les Barbares au VI^e siècle.

À la section d'*Histoire du Moyen Âge*, à laquelle participèrent dix-

huit médiévistes connus, c'est M. HENRI PIRENNE qui suscita le plus l'émotion de ce cénacle, par sa thèse un peu tapageusement défendue sur le contraste tranchant radical, à ses yeux, entre l'époque mérovingienne et l'époque carolingienne, au point de vue économique, au point de vue des mœurs et des institutions. Il prétend trouver l'explication de ce fait dans l'invasion musulmane qui en fermant la Méditerranée et en interrompant les communications avec l'Orient, a placé la Gaule dans des conditions toutes nouvelles, lui interdisant la grande voie d'accès du commerce et des idées.

Toute scientifique du plus vif intérêt qui mit aux prises l'allure primesautière du professeur gantois avec l'érudition distinguée et discrète de M. Kroel de Nancy, de M. Gay de Lille et d'où la thèse de M. Pirenne sortit avantagusement nuancée.

À la sous-section d'*Histoire moderne*, on entendit M. ROTT, de Paris, sur le Secret de l'Empereur (1692-1695), le renommé M. RÉBELLIAU, nous révéler un « Père Joseph » de la marine française, au début du règne de Louis XIV. Mais c'est la sous-section sœur d'*Histoire contemporaine*, où se pressaient des notoriétés françaises, qui obtint le plus de succès. Quel savant de premier ordre, que M. ED. DRIAULT, de Paris, le maître des études napoléoniennes en France ! Avec quelle sûreté et quelle ampleur de vues le fondateur de la *Revue des Études napoléoniennes* a su nous en montrer l'intérêt dramatique et l'intérêt scientifique, car, en réalité, ce qu'elles mettent en jeu, c'est tout le problème des origines de l'État moderne français, celui des origines de l'Europe nouvelle, c'est tout le programme de l'évolution nationale, politique et sociale depuis la Révolution ! Nous avons compris là que Frédéric Masson n'était qu'un fureteur d'antichambres et la Madame Pipelet de l'érudition napoléonienne.

Je n'insisterai pas sur la séance où, sous les auspices de M. AULARD, M. P. SAGNAC, de Paris, a traité par-dessous la jambe le Tocqueville, les Taine, les Albert Sorel, les historiens les plus perspicaces de la Révolution, pour entonner le dithyrambe le plus échevelé sur l'air de Michelet, en l'honneur du bloc 89-93. Pour ce Sorbonnard extatique, la Révolution est une religion, est la religion, toute son œuvre sociale, économique, politique et administrative, religieuse, intellectuelle, scientifique et morale, est sainte, sacro-sainte et le dernier mot du progrès. Ne lui dites pas que la Révolution a détruit les jurandes, saccagé l'instruction publique, cherché à déchristianiser la France, il ne vous laissera pas dire, il engloutit la contradiction dans un flux de paroles.

Mais, quand je l'entendis vanter la décentralisation révolutionnaire, exalter la fraternité, célébrer le nouvel Évangile de '89, qui apporta le salut au monde et inaugura sur terre une ère de félicité paradisiaque, j'aurais bien voulu lui envoyer au travers du visage le volume de Paul Verhaegen : *La Belgique sous la Domination française*, tome I, 666 pages ; il en aurait eu le nez endommagé, mais le cerveau retourné, j'espère.

M. MATHIEZ, de Dijon, est fort sans contredit, armé jusqu'aux dents, mais possédé de l'esprit de classe. Il a beau jeu d'exterminer les Girondins, mais on sent qu'il s'acharne avec délices contre la bourgeoisie et qu'il met toute son âme avec toute sa science à magnifier la Montagne parce que les Montagnards étaient les fondés de pouvoir de la classe populaire.

Nous sommes loin de la sérénité scientifique « *sine ira et studio* » que nous vantait M. Pirenne dans sa harangue académique d'ouverture !

* * *

Des dix-neuf savants qui travaillèrent aux deux autres sous-sections, *Histoire du Continent américain* et *Histoire des Colonies et des Découvertes*, on me pardonnera de ne citer pour la première que M. CHARLES TERLINDEN, de Louvain et M. FROIDEVAUX, de Paris, pour la seconde. Ce dernier a envisagé quelques aspects de l'occupation française à Madagascar au XVII^e siècle. M. Ch. Terlinden, historien de la bonne école, objective et lumineuse, a fait une étude approfondie du traité anglo-américain sorti des négociations qui se déroulèrent à Gand du 5 août au 24 décembre 1814, et qui eut des conséquences politiques et économiques incalculables. Combien peu de Belges connaissent ce mémorable traité et sont sensibles à l'honneur que recueillit leur pays d'avoir abrité la célèbre conférence d'où il est issu !

Laissons-là, si vous le voulez bien, les Reinach, les Guignebert et autres sorciers, se livrer à leurs incantations dans leur conciliabule de l'*Histoire des Religions*, et passons à l'*Histoire ecclésiastique*, qui ne comptait presque exclusivement que des sommités : d'Alès, Lebreton, Zeiller, Mgr Bulic (Spalato), Mgr Battifol, Dom Cabrol, le R. P. de

Moreau, M. Fliche (Montpellier), P. Sabatier, H. Lemaître (Paris), le R. P. Mandonnet, et de jeunes érudits de grand mérite, les abbés Lema, de Lille, Jansen, de Louvain, et où ne fit défaut que le chanoine Simonon, de Liège, vainement attendu. Quelle heureuse rencontre d'éruits de première force ! Quelle noble Académie où la solidité de la science s'alliait à la beauté de la forme et presque toujours à la plus haute sérénité de l'esprit ! Il faut avoir entendu, par exemple, Dom CABROL, dissertant sur les écrits liturgiques d'Alcuin, de qui nous tenons pour une bonne part notre Missel et notre Rituel, ou Mgr BATTIFOL, démontrer par Socrate et Sozomène qu'on admit à Constantinople, autour de 440, la suprématie de l'évêque de Rome comme règle de droit incontestée, tandis qu'on la repoussait en 340, et justifier cette courbe d'évolution par la discussion d'irréfragables témoignages ; il faut avoir entendu Dom Ursmer Berlière, de Maredsous, et Dom Cabrol donner la réplique à M. FLICHE, soutenant cette thèse outrancière que Cluny, absorbé par la diversité de ses prérogatives monastiques, est resté étranger à la réforme grégorienne et n'a jamais senti la nécessité de s'affranchir de la tyrannie féodale ; il faut avoir confronté la manière de ces savants, leur noble maîtrise avec la rhétorique enflée et tapageuse des charlatans de la science, pour savoir ce que c'est qu'un vrai savant, et l'honneur qui revient à la haute culture, dans l'harmonieuse formation d'un spécialiste.

Une seule voix a détonné dans ce chœur, celle de M. CHARBONNEL, professeur au Lycée de Lille, qui s'est payé le luxe de répéter ces vieilles sornettes que le jansénisme condamné a été inventé par les jésuites et que le vrai, s'il n'eût pas été contrecarré, aurait empêché l'Encyclopédie. Radotages indignes d'un tel congrès. La vérité de plus en plus manifeste est celle-ci : « Beaucoup se trompent sur la nature humaine, les uns pélagianisent et l'estiment trop. Les autres jansénisent et la méprisent trop. Saint François de Sales passe entre l'un et l'autre excès. Si son esprit eût prévalu, il nous eût évité le dix-huitième siècle ; et, de fait, le jansénisme détruisant la liberté et la raison, menant tout droit à un pessimisme fonceur sur l'homme et au fidéisme, faisait la partie trop belle à un Voltaire » (Emile Bruneteau, *Revue Apologétique*, 15 avril).

Sur l'*Histoire du droit antique, médiéval et moderne*, depuis les graves contributions de M. de Senarclens, de Liège, ou De Visscher, de Gand, jusqu'à la piquante conférence de M. Huvelin, sur les mauvais étudiants en droit, c'est-à-dire sur les esprits d'élite, depuis Fcrtarque jusqu'à Maeterlinck, qui en furent les déserteurs, il y aurait tant à moissonner, mais nous risquerions de ne pas finir cette chronique. Enjambons encore l'*Histoire économique*, l'*Histoire de la pensée antique, de la pensée médiévale*, pour nous arrêter un instant à celle de la *pensée moderne*. Là, en effet, s'est élevé un débat intéressant autour des rapports de M. ABEL LEFRANC et de M. CHARBONNEL, au sujet de la Renaissance. Le premier nous a savamment exposé le mouvement rationaliste pur du seizième siècle, dont Rabelais et Montaigne furent les chefs de file. M. Charbonnel, analysant à son tour Rabelais et surtout Giordano Bruno et Campanella, avec une complaisance exagérée d'ailleurs pour ces deux défroqués italiens, quine furent pas, tant s'en faut, des génies, incline à voir dans la Renaissance, plutôt qu'un tournant décisif, un confluent de doctrines très mêlées de naturalisme et de religiosité mystique. A travers toutes les analyses, je persiste à croire que l'idéal des renaissants, fut l'exaltation de l'homme prétendant se réaliser intégralement par la raison en dehors de la perfection chrétienne.

L'*Histoire de la Médecine* fut féconde en études extrêmement curieuses. La plus pénétrante est due à M. E. JEANSEIME, professeur à la faculté de médecine de Paris, qui a mis en pleine lumière, en déployant toutes les ressources de l'investigation scientifique, la *cylothymie* de l'empereur Héraclius, celui qui reprit la vraie croix à Chosroës. La cylothymie est un état mental caractérisé par des alternatives d'excitation maniaque et de dépression qui peuvent dégénérer en psychose périodique. Surveillons notre versatilité et, pour échapper à la cylothymie, dont le nom seul fait frissonner, imprimons à notre vie la plus plus puissante unité !

Abandonnant l'*Archéologie*, la *Méthodologie historique*, les *Sciences auxiliaires*, jetant encore du lest en renonçant à la *Documentation sur l'Histoire du monde pendant la grande guerre*, aux *Archives et publications de textes historiques*, nous atterrissons sur le rivage de l'art, pour signaler d'un mot ce qui fut pour nous une révélation : l'art populaire roumain, où se retrouvent les influences mêlées de l'Orient chrétien et de l'Occident latin ou germanique, et auquel nous initia le savant M. Jorga ; un Carpeaux inconnu qui nous fut découvert par M. de Poncheville, et, enfin, un portraitiste du dix-huitième siècle,

né à Bruxelles, mais inconnu chez nous, parce qu'il fit fortune à Bordeaux, FRANÇOIS-JOSEPH LONING, qui nous fut présenté par M. Pierre Bautier.

En terminant, je ne me permettrai qu'une observation : c'est tout de même prodigieux, tout ce qu'on peut remuer de science sur le terrain historique, même en l'absence des Allemands. Et précisément, je répare une lacune : à la section de la *Pensée moderne*, M. GEORGES BLONDEL, dont le mérite égale la renommée, nous avait merveilleusement exposé, avec, à l'appui, une documentation copieuse, en partie personnelle, comment l'Allemagne schilkerienne, idéaliste et réverse, avait évolué en une Allemagne guerroyante, obsédée par le messianisme germanique, s'élançant à la domination du monde, avec une confiance mystique dans la vocation de sa race prétendument pure de tout alliage, et armée d'une volonté de puissance nietzschéenne qui veut se réaliser par la force étrangère au droit et à la morale.

Quelle surprise ! L'Allemagne était là présente en la personne d'avocats inattendus qui relevèrent le gant mais de piètre façon. J'ai saisi à ce moment à quelle profondeur l'Allemagne Kantiste avait vaincu ses vainqueurs !

J. SCHYRGENS.



Nous prions instamment les abonnés qui ne nous ont pas encore fait parvenir le montant de leur réabonnement, de nous éviter les ennuis et les frais de la perception postale en versant fr. 25, à notre compte chèque n° 48916. Les quittances seront mises en circulation à la fin de ce mois.



ROME

L'imprescriptible protestation

Nous ne signalons ordinairement pas les mises au point que l'*Osservatore Romano* est obligé, par la fantaisie des journalistes, de faire à tout bout de champ concernant la Question romaine. Mais comme cette fantaisie se donne plus libre carrière que jamais depuis l'avènement de l'autocratie fasciste, qui a pour l'Église catholique des sentiments et des égards auxquels ne l'avaient pas habitués les gouvernements italiens qui se sont succédé en Italie depuis la prise de Rome par les troupes garibaldiennes, peut-être ne sera-t-il pas inutile de rappeler, en résumant un article paru le 17 avril dans l'officieux du Vatican, que le problème n'est pas facile à résoudre, même pour Mussolini.

* * *

A propos de faits qui n'ont aucune portée politique, tels que les paroles adressées, à l'occasion d'une fête de famille, par Son Eminence le Cardinal Vanutelli au chef du Gouvernement italien, ou la visite du Commissaire royal M. Cremonesi à Son Eminence le Cardinal Vicaire, on a de nouveau parlé de solution probable et prochaine de la Question romaine. Et voici qu'à la pensée de cette éventualité, des journalistes étrangers s'inquiètent, et qu'ils sont pris d'une touchante sollicitude pour les intérêts du Saint-Siège.

Le *Journal des Débats* du 21 mars, par exemple, envisageait la possibilité d'une conciliation entre le Vatican et le Gouvernement fasciste, met en garde la Papauté contre le danger de l'italianisation. Car, ajoute-t-il, ce n'est pas la France qui doit redouter le plus cette absorption, cette nationalisation de la Papauté, mais la Papauté elle-même. Du coup, elle perdrait son indépendance absolue et son universalité qui en font la plus haute puissance morale du monde.

Est-il permis d'être surpris de trouver ces bons conseils sous des plumes qui ont célébré les principes et l'œuvre de la révolution italienne, c'est-à-dire du plus terrible des attentats à l'indépendance et à la catholicité du Saint-Siège ?

Celui-ci n'a pas de leçons à recevoir des journalistes, italiens ou étrangers. Il connaît parfaitement les droits et les devoirs de sa charge. Les dangers que ces messieurs découvrent enfin dans une conciliation trop empessée et trop facile, entre le Vatican et le Gouvernement ita-

lien, le Pape n'a cessé de le dénoncer. Il n'a cessé de montrer que la précision de sa pensée se trouve le nœud de la Question romaine.

Le Pape doit non seulement être, mais paraître absolument indépendant. Il ne peut être citoyen d'aucun État, il faut qu'on ne puisse lui supposer un lien quelconque de dépendance à l'égard de n'importe quel souverain et de n'importe quel gouvernement.

La revendication de cette indépendance incontestable est aussi nette, aussi énergique, aussi intransigeante dans l'encyclique *Ubi arcano Dei* que dans les Lettres et les Allocutions de Pie IX, au lendemain de la spoliation. Il s'agit, en effet, d'un droit du Saint-Siège, d'un droit de l'Église, d'un droit des âmes, d'un droit de Dieu auquel la conscience catholique, jamais, ne pourra renoncer.

La prochaine béatification du Cardinal Bellarmin

La *Revue Catholique* se doit de mettre en lumière l'importance doctrinale de cette béatification.

Comme prélude aux articles lumineux et autorisés qu'elle nous réserve sans doute sur ce sujet, épinglons quelques phrases du discours prononcé par Sa Sainteté, le 15 avril dernier, lors de l'assemblée de la Congrégation des rites, dans laquelle furent approuvés les miracles proposés pour la béatification du savant théologien et controversiste.

« Toute la vie et toute l'activité du Cardinal Bellarmin sont enveloppées dans la lumière de son intelligence géniale et de sa science aussi vaste que profonde et sublime. Il a eu le culte de la vérité et il en fut un défenseur incomparable. Dans le ciel de l'Église, il brille parmi les étoiles de première grandeur. Et nous saluons en lui un des plus vigoureux apologistes de la doctrine catholique. »

« L'exemple du Vénéérable Bellarmin nous montre une fois de plus que la science et la foi ne sont point opposées, mais qu'elles s'accordent merveilleusement. Et n'est-ce pas une apologie vivante, n'est-ce pas la plus efficace des apologies qu'un esprit puissant et appliqué aux travaux d'une science rigoureuse se courbant humblement sous le joug de la foi ? »

« Non seulement la science et la foi sont naturellement faites pour s'entendre, mais la foi est nécessaire à la science. Elle lui est nécessaire, ne fût-ce que pour donner à l'âme piété et pureté, sans lesquelles le savoir ne peut que nourrir la vanité. — *In malevolam animam non intrabit, non habitabit in corpore subdito peccatis.* — La sagesse n'habitera pas les âmes vicieuses ni les corps voués au péché. »

LOUIS PICARD.



ITALIE

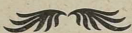
L'expulsion des ministres populaires

A cause du chômage de trois jours ordonné par Mussolini à tous les journaux italiens, à l'occasion des fêtes du *Natale di Roma* (la Naissance de Rome), nous ne pourrions relater que dans le prochain numéro de la *Revue* les mouvements d'opinion causés par la déclaration de guerre du fascisme au Parti populaire.

Nous devons nous contenter aujourd'hui de noter la fermeté rectiligne de l'attitude du Parti populaire, quoi qu'en disent les agences et les journaux. Le Parti populaire a défini de nouveau, au congrès de Turin, son esprit et son programme. Il n'entend capituler devant personne, pas même devant Mussolini. Mais il reconnaît loyalement les mérites du fascisme et se déclare prêt à collaborer à l'œuvre de restauration entreprise par le gouvernement réactionnaire.

Mais celui-ci ne veut plus d'une collaboration qui ne soit pas conditionnée par une abdication de toute personnalité politique.

L. P.



Le Cercle Saint Jean de Capistran nous prie d'annoncer la conférence que donnera le mercredi 2 mai, à 20 heures, 34, rue de Stassart, M. Lauwick, professeur à l'Université de Gand, "Le Maroc, leçon d'énergie coloniale", avec projections lumineuses.

FRANCE

Le droit pénal et les théologiens

De l'incroyant Ch. Maurras, cet hommage à la théologie catholique, dans L'Action Française du 22 avril :

Un fait. Les meilleures défenses du Droit de la France à la Réparation, les mieux coordonnées, les plus réalistes ont été présentées, du point de vue théologique, par des évêques français. L'année dernière, c'était le cardinal Dubois, archevêque de Paris. Cette année, le cardinal Touchet, évêque d'Orléans, avant de conclure à sa « solidarité absolue, doctrinale et politique » avec le Gouvernement, donne également un bel exemple d'une bonne position du problème, exacte, complète et satisfaisante pour la raison.

A la réserve d'un ou deux, la plupart de nos avocats de profession, devenus hommes politiques, trouvent des formules beaucoup moins pertinentes. Quant aux avocats et professeurs de l'opposition, radicale et révolutionnaire, ils ont tous l'habitude de noyer le sujet dans un fatras de considérations où le domaine économique et le royaume de la grâce et de l'amour chevauchent l'un sur l'autre, embrouillent tout, confondent tout et empêchent de voir le fond essentiel qui est un problème de justice : tors les sous-Jaurès de l'époque, consciemment ou inconsciemment, redoublent cette confusion.

Ni le cardinal Dubois, ni le cardinal Touchet n'y sont tombés. Pourquoi ?

La réponse est facile. Parce que l'enseignement de la morale chrétienne, resté conforme aux disciplines antiques, est aussi resté libre des influences kantienne ou post-kantienne dans lesquelles la notion du devoir et celle du droit ont été de plus en plus considérées comme indépendantes de toute condition rationnelle, de toute conséquence pratique. Ce stoïcisme raffiné a tendu à faire admettre que le bien moral engendrait, par lui-même, un bonheur qui se suffisait, tandis que le mal moral réduisait ceux qui le commettent à une situation tellement misérable que ce n'était plus la peine de les punir. L'enfer des mauvais, comme le ciel des bons, est inférieur. Plus l'Allemagne a péché, plus il faut donc lui pardonner, moins il faut exiger ce que le catéchisme appelle la « satisfaction ».

La grande vogue de ces niaiseries hypocrites a contribué, comme nous le disons souvent, à énerver le sens de la récompense et du châtiement dans notre vie sociale. Mais notre Droit public en a été lui-même influencé, empoisonné, et, quand il s'est agi de poursuivre une tâche comme celle des Réparations, où la plus grande fermeté politique exigeait une inflexible rigueur de pensée, le bon sens et l'intérêt national pouvaient bien rappeler à nos gouvernants les maximes traditionnelles, mais ces maximes avaient cessé d'habiter leur esprit, il manquait à leur pratique une théorie claire, nette, vivante de la dette de l'ennemi envers eux. Ce qu'ils voyaient d'abord, c'était la limite de l'ennemi envers eux. Ce qu'ils voyaient d'abord, c'était la limite de leurs droits ! A force d'être hantés de cette limite, ils oubliaient d'y apercevoir tout ce qui était à l'intérieur de la borne, ils n'en sentaient pas clairement la légitimité, faute d'en avoir étudié, autrefois, sous de bons maîtres, les causes et les raisons.

Il est beau que cette utile notion soit réapprise à la France par ses évêques.



ÉTATS-UNIS

Le divorce

Pour ceux qui croient que la Vieille Europe ferait bien de se mettre à l'école de la jeune Amérique :

Reno, avec sa vingtaine de milliers d'habitants, est la seule ville un peu importante du Nevada. Sa prospérité, elle la doit à sa situation excentrique en bordure du désert, à proximité du lac Talce et des eaux d'irrigation. Elle la doit aussi à sa position privilégiée sur la grande artère transaméricaine du *Southern Pacific*. C'est à Reno que se déchargent presque toutes les automobiles du Nevada, et de Reno que se distribuent les pièces de rechange. C'est à Reno que s'embarque le bétail élevé dans les ranches des environs. C'est à Reno qu'est établie l'Université du Nevada, avec son importante École des Mines et ses douze cents étudiants. Mais, de toutes les sources de revenus dont dispose la ville, la plus originale, assurément, et non la moindre, est que l'on y vient de partout aux États-Unis... pour divorcer.

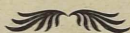
En effet, le même code qui permet théoriquement à un étranger — pour peu qu'il ait résidé six mois dans l'État — de devenir gouverneur du Nevada, permet aussi, moyennant un séjour de même brièveté, de solliciter et d'obtenir un divorce facile. La présence d'un des con-

jointes suffit. Aussi, depuis que les grandes lignes New-York—San-Francisco desservent excellemment Reno, depuis surtout que les divorces ont cessé d'être mal vus de la société, Reno est-elle devenue la Mecque de tous les mécontents et de toutes les mécontentes en ménage. A vrai dire, dans tous les autres Etats de l'Union, les lois qui régissent le divorce sont de trente ou de quarante ans en retard sur les mœurs. Seule la législation névadienne est en harmonie avec elles. D'où l'activité un peu spéciale des tribunaux de Reno, qui explique d'assez curieuses statistiques : dans l'ensemble du Nevada, il y a, bon an, mal an, 7 unions dissoutes pour 10 ménages, et quelque 600 divorces pour 100.000 habitants, alors que l'Etat le plus... favorisé après le Nevada, le Montana, n'en a que 300, et que le Massachusetts et le New-York, tout au bas de l'échelle, n'en ont respectivement que 60 et 30 à opposer à ce record.

Or, six ou sept cents personnes, habituellement riches, domiciliées à Reno pendant six mois, et dépensant en moyenne cent dollars par mois pour le moins — chiffre certainement très inférieur à la vérité — cela représente au bas mot un apport de presque un demi-million de dollars par an à la caisse des commerçants rénoens ; et l'on comprend pourquoi l'évêque n'a pas grand succès quand il dénonce périodiquement du haut de la chaire les lois qui président aux divorces dans le Nevada. La presse locale se fait un devoir d'imprimer respectueusement ces éloquentes philippiques puritaines, car elle les sait inoffensives. Trop d'intérêts matériels sont en jeu pour que le *statu quo* coure le moindre danger.

Il semble que ce soient surtout les femmes qui viennent chercher remède à leurs maux auprès des juges de Reno. Elles accourent nombreuses de la côte du Pacifique, si proche : de Los Angeles, et de Santa Barbara, et de San Francisco, de tous ces séjours enchanteurs, de tous ces lieux de plaisirs où les couples de millionnaires et d'étoiles de cinéma cachent ou affichent, dans des bungalows luxueux, parmi les roses, leurs éphémères amours légitimes. Elles viennent aussi, et en cohortes imposantes, de New-York, et de la Floride, voire même des îles Hawaï!...

(Extrait d'un article de F. F. Schœll, dans la Revue de Paris, du 15 avril 1923.)



HONGRIE

Persécution anti-catholique ?

Nous donnons, à titre documentaire, les Résolutions adoptées par l'Assemblée Générale des Catholiques Hongrois, le 2 avril 1923.

Considérant que l'Église Catholique, fondatrice de la culture des territoires enlevés à la Hongrie et annexés par les Tchèques, Roumains et Yougo-Slaves et les minorités magyares de religion catholique ont été, depuis l'occupation de ces territoires, assujetties à des persécutions vexatoires permanentes ;

Considérant que le 5^{me} Evêque hongrois desdits territoires occupés a déjà été forcé de quitter sa résidence, que le clergé catholique et les membres de l'Église ont été séparés de leurs évêques et que les fonctionnaires de l'Église Catholique sont souvent exposés à des insultes de la part des fonctionnaires tchèques, roumains et yougo-slaves, ainsi que des populations respectives ;

Considérant que les écoles catholiques ont été fermées et aliénées et les ordres ecclésiastiques s'occupant de l'enseignement de la jeunesse ont été expulsés par les gouvernements des trois nations précitées ;

Considérant que les propriétés séculaires de l'Église Catholique situées dans lesdits territoires ont été tendancieusement confisquées ;

Considérant que des restrictions ont été édictées contre le libre usage de la langue magyare en matière de religion, que le texte des chansons ecclésiastiques traditionnelles a été changé et que l'Église, ainsi que les minorités catholiques ont été privées de leur droit, garanti par les traités minoritaires, à créer, diriger et contrôler à leurs frais des institutions religieuses, des écoles et autres établissements d'éducation ;

Considérant que la liberté dans la pratique de leur religion est entravée aux minorités magyares catholiques dans lesdits territoires occupés, et qu'en somme l'autorité de l'Église Catholique y est attaquée sous autres points de vue ;

l'Assemblée Générale des Catholiques Hongrois, réunis à Budapest, le 2 avril 1923, a adopté les résolutions suivantes :

1^o L'Assemblée Générale, au nom de cinq millions de catholiques hongrois, présente aux Catholiques de l'Univrs et aux Gouvernements chrétiens du monde, les protestations les plus vives contre ces viola-

tions des traités minoritaires signés par la Tchéco-Slovaquie, la Roumanie et la Yougo-Slavie avec les Grandes Puissances, à St-Germain-en-Laye.

2^o L'Assemblée Générale estime que le Conseil de la Société des Nations devrait avoir pour mission de vérifier, si les obligations imposées par les traités sont observées par les Etats précités et que tout cas de non-observation soit condamné et de strictes mesures soient prises en vue d'assurer l'observation des traités ;

3^o L'Assemblée Générale adresse aux Gouvernements des Grandes Puissances une demande respectueuse tendant à ce qu'une Commission soit déléguée pour faire au besoin sur place des enquêtes sur les plaintes des minorités catholiques dans les territoires occupés et que le Délégué de Sa Sainteté soit adjoint à ladite Commission.

Les résolutions précitées ont été communiquées :

1. A S. E. le Nonce Apostolique de Budapest, avec la prière respectueuse que Sa Sainteté veuille nous accorder Sa Haute Protection en vue de sauver nos institutions et établissements catholiques dans lesdits territoires ;

2. A LL. EE. les Envoyés Extraordinaires et Ministres Plénipotentiaires de la Grande-Bretagne, de France, d'Italie, d'Espagne et des Etats-Unis d'Amérique, avec prière de les faire parvenir à leurs Gouvernements respectifs ;

3. Au Secrétariat Général de la Société des Nations à Genève, avec prière de faire appel à tous les Etats, membres du Conseil, pour qu'ils agissent dans le sens indiqué.

Budapest, le 2 avril 1923.

Pour l'Assemblée Générale :
(Signé) ÉTHENNE HALLER,
Ancien Ministre de Culte et d'Éducation
Publique, Membre de l'Assemblée Nationale,
Président du Parti Chrétien Socialiste de
Hongrie.



La Revue catholique des idées et des faits paraît toutes les semaines sur 20 pages au moins, souvent sur 24 pages, parfois sur 28. Elle donne des articles inédits sur tout ce qui peut intéresser l'élite catholique belge et renseigne sur tout ce qui se passe d'important dans l'Église et dans le monde.

On s'abonne

à

La revue catholique
des idées et des faits

38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Un an 25 francs : six mois 15 francs

Que tous ceux qui apprécient notre effort d'apostolat intellectuel nous fassent connaître autour d'eux. Le meilleur moyen de nous encourager dans une tentative dont le succès dépasse déjà les plus légitimes espérances, est de nous assurer de nouveaux abonnés !



Etablissements CEUTERICK rue Vital de Coster, Louvain

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000 Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Foris.

BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara. 4, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Sainctelette, 28, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.

L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

**l'Incendie et
les accidents
de toute nature**

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE **4,200,000 Francs**

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSENS

GROS :
rue des Bogards, 16
BRUXELLES

**SAVON
DALTON**
Pour votre toilette



A la Grande Fabrique

◇ ◇ ◇
- - **E. Esders** - -

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

◇ ◇ ◇

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

◇ ◇ ◇

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

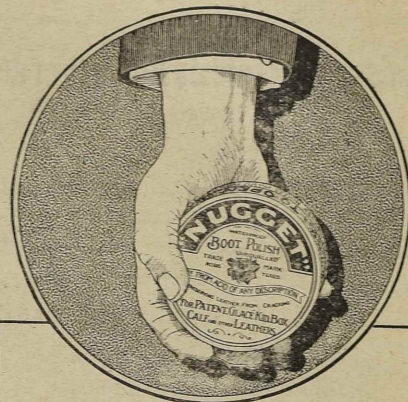



La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

—
Demandez nos Catalogues
et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES
51 Avenue de la Porte de Hal
65, rue de l'Écuyer



Un "tiens" vaut mieux
que deux "tu l'auras"
"NUGGET" est sûr
l'autre ne l'est pas

Typographie — Lithographie	VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur Maison fondée en 1733	Papeterie — Maroquinerie
FABRIQUE DE REGISTRES	François VANNES Successeur	COPIE-LETTRES
Articles de Bureau	13, rue de la Colline, Bruxelles Tél. 227.64	Chapelets — Livres de prières
	USINE ÉLECTRIQUE : 36, RUE VANDERSTRAETEN	

LA MAISON DU TAPIS BENEZRA

RUE DE L'ÉCUYER, 41-43 BRUXELLES

TÉLÉPHONE 271.15

LES PRIX DÉFIENT
A QUALITÉ ÉGALE
TOUT CONCURRENCE

TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons. TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs). CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient). TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins

ATELIER SPÉCIAL
POUR LA REPARATION
DES TAPIS